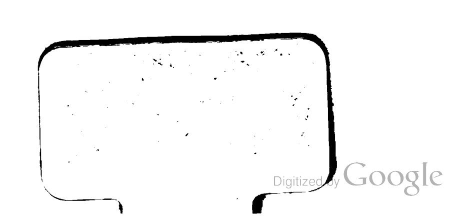



TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



voir physiologies Chevalier p. 51

PHYSIOLOGIE

DE

L'ÉTRANGER

1

PARIS. — TYP. LACRAMPE ET COMP. RUE DAMIETTE, 2.

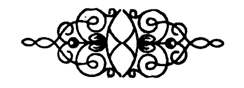
PHYSIOLOGIE

DE

L'ÉTRANGER

PAR

CHARLES FORSTER

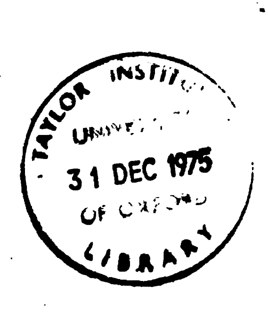


PARIS

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES

PALAIS-ROYAL, PÉRISTYLE MONTPENSIER, 214-216

1844


TAYLOR INSTITUTION
31 DEC 1975
LIBRARY

A

FRANÇOIS LISZT

HOMMAGE

d'admiration, d'estime et d'affection

par

CHARLES FORSTER.

1.

PHYSIOLOGIE

DE L'ÉTRANGER.

Nous appelons **Étranger** tout être bimane, bipède de l'un ou de l'autre sexe, né hors du territoire français, se servant pour exprimer ses pensées, s'il en a, d'un idiome quelconque, voire même bas-breton ou alsacien, portant la tête sous le ciel gris-pluvieux de Paris, posant ses pieds sur le pavé de cette ville, et cherchant à se mouvoir dans le dédale de ses rues.

Il y a plusieurs variétés de cette espèce : étranger *arrogant*, étranger *rampant*, étranger *admirant*, étranger *dénigrant*, étranger *candide*, étranger *envahissant*, étranger *dis-*

simulant, etc.; mais, avant de les décrire, revenons au type.

A des regards peu exercés l'étranger peut se présenter sous des formes qui le feraient assimiler aux naturels, mais pour un véritable observateur, cette confusion n'arrive jamais; et si l'on devine un provincial à dix pas de distance, on évente un étranger à deux cents.

C'est d'abord un habit excentrique d'une coupe antédiluvienne, dont les basques sont si longues, qu'on pourrait les prendre pour une machine à enlever les boues, ou si économiques, qu'elles ont toutes les peines du monde à couvrir cette partie du corps qui joue un rôle capital dans le vote par assis et levé.

Puis un chapeau indescriptible posé en équilibre sur le haut du crâne, ou tellement enfoncé sur les yeux, que son propriétaire est forcé de rejeter la tête en arrière pour apercevoir une mouche au bout du nez

de son interlocuteur plus grand que lui de deux centimètres, ou enfin muni de bords démesurés qui lui donnent l'air d'un parapluie inamovible.

C'est un pantalon dont le patron se perd dans la nuit du Consulat ou de la Restauration, et qui transforme ses jambes et ses cuisses en flûtes, en grimpant hardiment comme la vigne le long de tibias plus ou moins décharnés, ou faisant des mêmes parties deux ballons remplis à demi de gaz.

Autrefois on pouvait tirer encore des signes spécifiques de la manière dont étaient portés les cheveux et les moustaches ou la barbe ; mais depuis que, sous l'inspiration des artistes ou soi-disant tels, le goût de l'excentrique a fait irruption sur les crânes et les mentons de nos concitoyens, ce caractère a perdu sa valeur. C'est dommage.

Mais à cela près, on peut dire que les différences sont en tout et partout; elles sont dans la pose, dans la démarche, dans le re-

gard, comme dans chacun des éléments de la toilette ; dans les détails comme dans l'ensemble. On assure même que l'un de nos plus féconds auteurs dramatiques, M.***, qui a fait sur ce point des études approfondies, connaît un étranger à sa manière de bâiller. C'est une expérience qu'il offre de renouveler à chaque représentation de ses ouvrages.

La femelle de l'espèce que nous décrivons se distingue par un voile vert qui couvre un chapeau dont le nom n'existe pas dans le vocabulaire de la mode, et cache une figure plus ou moins longue ornée de dents pareilles, de taches de rousseur, de cheveux en spirale ou en chien caniche; par des mains plus ou moins rouges, par des bras plus ou moins secs, par l'absence de hanches, et par un pied plat, large, infiniment trop prolongé. Le spencer ou la robe d'une blancheur suspecte est de rigueur. Dans une variété, la femelle va presque tou-

jours seule, armée d'une chaîne d'or, forte à attacher un ours; à sa ceinture pend une montre garnie de breloques, une lorgnette, un flacon à sels, et une infinité d'autres ustensiles dont l'usage nous est complétement inconnu. Un sac de taffetas, nommé *ridicule*, se ballotte à son bras; il est gonflé comme un parvenu et lourd comme les fleurs jetées sur la tombe d'un mathématicien.

Que le lecteur ne s'effraie pourtant pas à l'aspect de ce portrait. Il sait aussi bien que nous que, parmi ces nombreux oiseaux de passage que chaque année amène à Paris, il y en a de charmants auxquels on désirerait pouvoir couper les ailes, afin de les empêcher de s'envoler loin de nous.

La belle Romaine à la tête de Niobé, et qui pourrait servir de modèle à un statuaire; la sentimentale Anglaise aux cheveux ondoyants, à la peau blanche et satinée; la coquette Espagnole au teint bruni, à l'œil velouté et ardent; la naïve Polonaise

aux pommettes rosées, aux manières douces et gracieuses, ne sont-elles pas presque tous les jours l'objet de l'admiration des Parisiens? Quant aux Allemandes, nous convenons avec le spirituel écrivain Théodore Mundt que la Berlinoise attire par sa tournure, par les avantages d'une taille svelte et élancée ; la Viennoise sensuelle, par le prisme de son regard, par ses manières élégantes et par les éléments inflammables dont elle est composée de la tête aux pieds; la fille maniérée de Munich, par sa figure régulière et pensive ; l'accorte Souabe, par son naturel amical, prévenant et candide ; la petite espiègle de Dresde, par son âme expansive, son sourire facile, son jargon vif et enjoué ; la grande Hambourgeoise, par sa fraîcheur, par les richesses de la nature et les fermes produits du *good eating* ; mais l'étrangère dont le type national attire le plus l'attention du connaisseur, c'est la fille de Bohême. La taille de la Pragienne est rarement haute et

élancée, mais presque toujours marquée d'une expression poétique de volupté qui dessine en formes ravissantes le cou, les épaules, le sein et la jambe. Une chevelure touffue, châtaine, flotte sur un cou d'albâtre, et fait ressortir la pâleur mélancolique d'une figure ovale remplie d'intérêt; son œil bleu rayonne en jets de flamme et découvre un miroir où se peignent le courage, la piété et l'amour. Le type rêveur du catholicisme se marie dans l'œil sombre et touchant de la Pragienne à une flamme toute sensuelle. C'est un mysticisme purement terrestre qui fait briller ce regard et fascine le regard qu'il rencontre.

Mais pardon de cette digression qui pourrait nous conduire trop loin. Après avoir esquissé déjà à grands traits l'extérieur du type, passons aux variétés et commençons par l'étranger arrogant. — A tout seigneur, tout honneur!

L'**Étranger arrogant** est ordinairement placé dans son pays au haut de l'échelle qu'on a appuyée, ou plutôt qu'on a vissée sur les épaules du peuple.

Or, quelquefois, un tel être, ennuyé de sa vie seigneuriale, se disloquant la mâchoire dans son cher castel, à force de bâiller, veut changer d'air et de pays. Il se met en route; et, comme pour tout mahométan c'est un devoir de faire une fois dans sa vie le voyage des villes saintes, pour tout étranger, il est d'une nécessité absolue de visiter Paris, afin de pouvoir dire à son retour : *J'ai fait mon Paris cette année!* Ce qui veut dire en français qu'il a lorgné nos danseuses pendant plusieurs représentations à l'Opéra. — Regardez-le : — il marche cambré, tout d'une pièce, porte d'énormes favoris fauves rasés sous le menton; une cravache à la main, il prend le haut du pavé, et jette un regard protecteur sur tout ce qui passe. A le voir, on dirait qu'il nous fait

une grâce insigne en posant ses pieds sur le pavé de nos rues et en promenant sa nullité dans les ateliers de nos plus célèbres artistes.

Ce personnage daigne rarement faire tomber quelques paroles de sa bouche ; il va toujours droit, sans s'embarrasser s'il marche sur le pied d'une femme, s'il heurte un vieillard ; il va, il bouscule, il amasse des injures sur son passage ; mais cela ne l'émeut guère. Il n'y a de grands seigneurs que dans son pays, et il ne peut se croire insulté que par un grand seigneur ; — or, il est à l'abri de l'insulte, ne la comprenant pas dans la bouche d'un inférieur, ou de celui qu'il prend pour tel. Quelquefois pourtant il tombe mal, et, forcé dans les retranchements de sa morgue par une insulte *frappante*, il est obligé de descendre dans la lice. — Voici un exemple :

Il y a quelque temps un jeune homme passait sous les arcades de Rivoli, et, devant

l'hôtel Meurice, il voit un petit Auvergnat grelottant de froid et étiolé par la misère. C'était un de ces malheureux que la faim chasse de leurs montagnes, et qui, pour prix de quelque danse exécutée à la façon de leur pays, ou d'une chanson qui n'en est pas une, vous demandent d'une voix remplie de larmes : *Un p'tit chous, chil vous plaît!* pour l'envoyer à leur mère qui se meurt peut-être là-bas. Au même moment un colosse exotique sort de l'hôtel, mâchant son cure-dent, le nez rubicond, la face empourprée et l'haleine saturée des liqueurs qu'il a précipitées dans son vaste réservoir. Une voix plaintive se fait entendre, une main chétive se tend vers lui, et le petit malheureux, trottant sur ses jambes affaiblies : *Un petit chous*..... A l'instant un cri de douleur part de sa poitrine, et, se tordant dans sa douleur, il cache sa main sous son bras tandis que les pleurs inondent sa figure hâve et amaigrie. Un effroyable coup de cravache lui a été sanglé

sur la main en guise d'aumône. — A cet acte de brutalité, le jeune homme passant ne put contenir son indignation. « Infâme butor, s'écria-t-il, tu mériterais qu'on t'appliquât une volée de coups de canne sur les épaules! — Qu'est-ce à dire? demanda le colosse irrité, car la tournure du jeune homme, trahissant les habitudes du grand monde, le fit sortir de son indifférence calculée.—Cela veut dire qu'il faut être un misérable, pour maltraiter ainsi un enfant. » L'étranger arrogant voulut en imposer ; il prit son lorgnon et répliqua en ricanant : mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase. On prétendit que la même main qui jeta un louis d'or à l'Auvergnat avait fermé la bouche à l'exotique. Est-ce vrai ou non, nous n'en savons rien; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le surlendemain les journaux annonçaient que le marquis de M... et lord H... s'étaient battus en duel. Le dernier eut le bras fracassé par une balle.

Jugez alors ce que doit être l'espèce que nous décrivons, dans ses propres parages. Transportez-vous par la pensée dans les contrées hyperboréennes, là surtout où règne la barbarie, où le plus grand seigneur ne vous montrera plus qu'un Tartare corrompu par les raffinements de la civilisation. Transplanté dans nos régions, il garde les usages des siennes; fier et grossier, il ne sait pas que l'extrême politesse est la seule marque de hauteur par laquelle nos véritables grands seigneurs cherchent encore à se faire remarquer comme une classe à part. En effet, si vous voulez être plus poli qu'eux, n'ayant ni leur position ni leurs richesses, vous devenez plat et obséquieux; c'est sur quoi ils ont compté, pour rétablir la distance que les mœurs publiques ont détruite. C'est une tactique non-seulement de meilleur goût, mais plus habile que l'insolence, qui ne serait pas supportée; et on subit involontairement cette influence de formes,

contre lesquelles on ne peut avantageusement lutter qu'en gardant sa dignité ; mais rarement on s'aperçoit du piége, et on s'y laisse prendre.

L'Étranger rampant est naturellement le contrepoids de l'espèce qui vient d'être décrite ; mais si le premier révolte, le second est méprisable et dangereux. Il serait difficile de lui assigner le pays d'où il sort principalement ; toutes les contrées le produisent. Rien de plus faux que son regard, rien d'aussi mielleux que son langage ; — le sourire semble stéréotypé sur sa bouche ; son épine dorsale est d'une flexibilité étonnante. Il perche partout, écoute partout, approuve tout. — Il n'a que des formules laudatives ; il semble en extase en écoutant son interlocuteur ; il saisit adroitement la fai-

blesse de tout individu, et il l'accable de politesses. C'est, dira-t-on, un parasite, qui veut se faire inviter à dîner. — Nullement; regardez-le, il est très-bien mis; et, par une exception rare dans son genre, sa toilette est aussi irréprochable qu'elle est de bon goût. Il a les dehors d'un homme riche; il dîne au café de Paris; on le voit au balcon de l'Opéra, au foyer des artistes; mais il préfère la société des gens en place. Un fonctionnaire, si petit qu'il soit, est sûr d'être caressé, circonvenú par lui. Il pratique surtout les employés de la guerre et des affaires étrangères. Baron, ou tout au moins chevalier, muni de lettres de recommandations, il est admis dans la haute société. Il parle le français avec un accent qui á du charme. Il est aux petits soins avec les douairières, fait au besoin le quatrième du wisth des diplomates, ou le boston de leurs femmes. Il sait... faire parler, — ne se fâche jamais et est de l'avis de tout le monde,

avant qu'on ait eu le temps de produire son opinion. Il connaît une infinité d'anecdotes qu'il raconte à merveille, et fait au moins une cinquantaine de visites dans la journée. Le soir, il s'enferme à double tour, il écrit de longues dépêches qu'il porte chez tel ou tel ambassadeur, qui le reçoit avec empressement, quoique avec une répugnance mal déguisée... Eh bien, avez-vous deviné le but de cette humilité et à quel oiseau vous avez affaire ? — Non. — Tant pis, ou tant mieux. Mais, si vous le rencontrez sur votre passage, tenez-vous pour averti.

L'Étranger dénigrant[1] a toutes les apparences de l'étranger arrogant ; mais il est loin d'avoir le même fonds de méchanceté et

[1] Ce chapitre a été lu, comme fragment d'un ouvrage inédit, à la séance publique de l'Athénée des Arts, le 24 décembre 1843,

d'insolence. Notre homme chez lui était pessimiste pour tout ce qu'il voyait dans son pays ; depuis qu'il l'a quitté, cette heureuse disposition d'esprit le suit en tous lieux :

Son humeur monte en croupe et galope avec lui ;

et par un retour patriotique, il n'a désormais que des termes de comparaison au profit de ce qu'il trouvait jadis détestable. Ce nouveau sentiment serait très-beau s'il était réel, s'il était fondé sur une conviction, s'il naissait d'une préférence pour ce qui est national. Mais point du tout : — rentré dans ses foyers, le voyageur exaltera nos grands hommes, nos institutions, notre progrès, notre industrie. Mais ici il croirait se manquer à lui-même en approuvant quoi que ce soit. Chez lui, le besoin de dénigrer est inné ; il ne peut pas faire autrement, il faut qu'il déprécie. Quand il marche dans la rue,

En faisant cette mention nous avons pour but de prouver que l'idée de cette publication nous appartient, bien que notre petit volume paraisse un mois après l'ouvrage *Les Étrangers à Paris*, dont la première livraison a été publiée en avril 1844.

il ne s'arrête pas pour regarder tel ou tel édifice, on croirait qu'il l'a trouvé digne d'être remarqué, et comme il a pris le parti de ne rien remarquer, il passe en jetant un coup d'œil oblique. Il prend la hauteur du monument d'un seul regard ; il connaît déjà tous ses développements. Il visite les résidences royales, et il les trouve mesquines. Pour lui, l'arc de triomphe de l'Etoile est trop bas, et le parc de Versailles, trop petit. Si vous lui faites voir le Panthéon, il vous parlera du Vatican ; si vous le conduisez au Musée, il court au pas de charge; dans une heure il a tout vu, et il prononce hautement que tout cela ne vaut pas la peine d'être accroché ou mis dans les cadres dorés; le *British Museum*, c'est autre chose ! il vous en parlera tant que vous voudrez. A l'Opéra, il se bouche les oreilles (il pourrait bien avoir raison quelquefois), et il vous raconte les merveilles de la Scala ou de San Carlo. Il hausse les épaules en assistant à une séance

de l'Académie des Sciences; il bâille à la Chambre des Députés et il dort à la Chambre des Pairs. Si vous lui parlez de David, Foyatier, Dantan, il vous parlera de Thorwaldsen, Flaxmann ou tel autre, toujours dans le but de rapetisser nos artistes et d'exalter les étrangers. Son thème le plus favori est de nier l'invention chez les Français; — écoutez-le. C'est une conversation que nous avons eue avec un individu de cette variété :

« Messieurs, le peuple français n'a pas l'esprit inventif, et je prouverai pièces en main que vous n'avez que *l'ingéniosité*, si j'ose m'exprimer ainsi, qui consiste à imiter à votre manière, et à perfectionner, comme vous le dites, les idées des autres.

— Le système du monde fut inventé par Kopernik, Polonais;

— La boussole, par Vasco de Gama, Portugais;

— L'imprimerie, par Gutenberg, Allemand;

— La poudre, par Schwartz, Allemand ;

— Le pendule, par Galilée, Italien ;

— La pondération des corps, par Newton, Anglais ;

— La vapeur, par James Watt, Anglais ;

— La vaccine, le chemin de fer, le magnétisme, le cornet à pistons, la lithographie, la polka, vous ont été apportés par d'autres ; mais vous qu'avez-vous inventé ?

— Ainsi donc, d'après vous, rien n'est...

— Je vous demande pardon : vous avez inventé les pieds de mouton à la poulette, le physionotype, Robert-Macaire et la femme de quarante ans.... mais quant à ces dernières inventions, je vous défie de vous en glorifier. »

Nous avouons que par cette exclamation il nous a fermé la bouche, bien que nous ayons mainte réclamation à faire en faveur de nos Papin, de nos Mongolfier, de nos Daguerre et de tant d'autres ; mais, apostrophé ainsi, nous laissâmes le champ libre à l'é-

tranger dénigrant, qui, content de son succès, continua ainsi :

« En vérité, je ne conçois pas comment vous voulez soutenir la supériorité de votre nation ; car, de quelque côté que je me tourne, je ne vois nul motif à cette prétention.—Vous êtes fiers de votre Corneille et de votre Racine, qui ne sont, à vrai dire, que les imitateurs serviles des Grecs et des Romains ; votre Victor Hugo est une pâle copie de Byron et de Schiller ;—je ne parle pas de Shakespeare, celui-là est hors de ligne ;—même votre romancier le plus populaire est un cadeau que vous a fait la Néerlande.—Votre système représentatif est encore au berceau ; votre philosophie est pillée de celle des Ecossais et des Allemands ;—votre agriculture est arriérée ;—votre industrie linière ne peut pas faire un pas malgré la protection que les lois prohibitives lui assurent.—Quelle est la trempe de vos aciers ?—qu'est-ce que vos chevaux ?

— vos cuirs? vos maroquins? — Vous jetez dans le monde vos modes et vos costumes, dites-vous; mais c'est d'abord une gloire très-frivole, et cela prouve seulement que les autres nations, occupées de soins plus graves, vous ont laissé le monopole des futilités. Mais vous aussi, n'avez-vous pas pris le paletot et la redingote aux Anglais, le chapeau rond aux Américains, le manteau aux Espagnols, etc.... Vous voyéz donc que de ce côté-là encore, vous êtes obligés de vivre d'emprunts. A là tête de vos sciences, de vos arts, n'avez-vous pas vous-mêmes placé des étrangers? c'est un Espagnol qui est le doyen de la Faculté de Médecine; votre secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences est d'origine étrangère aussi; vous avez fait un Suisse pair de France, un Italien était directeur de votre Conservatoire; vous repoussez les nationaux, reconnaissance tacite de la supériorité des autres. Si vous avez un Auber ou un Adolphe Adam,

vous faites jouer à l'Opéra du Weber, du Mozart, du Rossini, du Meyerbeer, du Donizetti. Vos sommités dansantes étaient une Italienne et une Allemande ; vous avez pris un Italien et une Allemande pour chanter dans vos opéras français. Citez-moi une célébrité musicale sur tel ou tel instrument : Liszt, Hongrois ; Thalberg, Autrichien ; Dœhler, Allemand ; Chopin, Kontski, Polonais ; Batta, de Beriot, Vieuxtemps, Belges ; bref vous n'avez que les supériorités relatives faites par vos journaux, par votre camaraderie ; mais le *puff* même n'est pas de votre invention, et vous le maniez maladroitement en trahissant votre nature par le bout de l'oreille. »

Que dire, sinon hausser les épaules, à ces diatribes qui, spécieuses dans la forme, n'ont aucun fond solide ; mais respectant les lois de l'hospitalité, nous allions le laisser déblatérer à son aise, quand il nous vint un auxiliaire dans la personne d'un Étranger

ACCLIMATÉ, qui, s'avançant avec calme, « Permettez-moi, dit-il, de répondre quelques mots à cette philippique ; je ne serai pas suspect de partialité, car je suis étranger moi-même. J'appartiens à une nation qui certes ne pèche pas par la modestie, et je suis arrivé ici il y a quelque dix années tout aussi rempli de préventions que l'accusateur que nous venons d'entendre. » Et, se tournant vers le DÉNIGRANT, il continua dans ces termes :

« Bien que nous ne soyons pas, à ce que je crois, compatriotes, peut-être mes paroles auront-elles quelque poids dans cette discussion. J'aime ma patrie d'un amour jaloux, mais sincère ; j'aime sa gloire, mais j'aime la justice aussi. Veuillez donc m'écouter.

« Quiconque pénètre dans ce pays de son plein gré, y apporte, j'en suis sûr, tous les éléments nécessaires pour le bien juger · et si l'amour de la nationalité parle haut

dans son âme, l'inflexible raison lutte victorieusement contre le mauvais vouloir des préjugés. Mais allons plus loin. Faisons abstraction de tout sentiment indigne d'un philosophe ; ne soyons pour le moment citoyen d'aucun pays, et examinons froidement celui où nous nous trouvons.

« Vous dépouillez la nation française de toute originalité, et ne lui concédez que le *goût frivole des modes*, et *l'application ingénieuse des inventions des autres pays*. Ceci n'est, je suppose, qu'une plaisanterie de votre part, ou du moins vous aimez le paradoxe, et, confiant dans les ressources qu'il vous présente, vous voulez faire parade de votre esprit. Mais c'est une bien triste gloire, monsieur, que celle qu'on édifie, pour ainsi dire, sur des nuages. Car, jetez les yeux de tous côtés, et partout vous serez frappé de la puissance de la civilisation qui fait de la nation française l'arbitre souverain de toutes les questions qui touchent à l'organi-

sation intime de l'état social des peuples. Les idées que la France répand dans le monde entier valent bien, je pense, quelques découvertes plus ou moins nécessaires au bien-être de l'humanité, car ces idées relèvent l'homme de son abaissement, lui tracent la route par laquelle il doit marcher pour reconquérir la dignité de sa divine origine ; elles donnent du courage ou de la résignation aux opprimés, et opposent une digue redoutable aux abus de la force brutale.—Croyez-vous, monsieur, que ce n'est rien que d'arriver à un tel degré de puissance morale? L'empire des idées sera toujours et partout puissant ; et ce cri de rage, qui retentit constamment contre cette nation grande et généreuse, ne prouve que trop que le monde devra sa régénération à la France. Certes chaque pays a ou a eu ses grands hommes ; mais dans l'histoire de la France ils abondent ; je ne m'imposerai pas la tâche de citer des noms que chacun

trouvera comme moi dans sa mémoire. Il y a plus, c'est que dans la politique, le barreau, la littérature et les arts, un homme de génie, si célèbre qu'il soit, ne se croit sûr de sa renommée qu'au moment où la France y met le sceau de sa consécration. Ne vous étonnez donc pas, monsieur, de rencontrer ici tant de célébrités étrangères. Elles y viennent toutes, mais savez-vous pourquoi?—C'est pour recevoir leur diplôme de gloire.—Car la France seule, entre toutes les nations, juge et classe les hommes selon leur mérite ; car riche, très-riche de son propre fonds, elle peut sans crainte adjuger une couronne à l'athlète qui vient la conquérir ici en courbant le front devant son arrêt sans appel, *reconnaissance tacite*, pour appliquer vos propres paroles, monsieur, de cette supériorité intellectuelle, qui a des détracteurs, des rivaux, mais qui qui n'aura jamais, je le crains, des égaux. »

A notre frère du Nord, qui rompait la lance

si loyalement en l'honneur de sa seconde patrie, nous abandonnons l'espèce dénigrante, qui croît partout, et nous poursuivons nos portraits.

Celui qui s'arrête à chaque pas, ouvre la bouche toute grande et paraît si content, c'est un ÉTRANGER ADMIRANT. Cette variété pourrait être confondue avec le provincial ; mais ne vous y trompez pas, il existe entre eux des nuances très-distinctes. Le provincial... mais laissons là *le provincial*, si bien décrit par Pierre Durand (du *Siècle*), et retournons à notre étranger.

L'étranger admirant a reçu de la nature un grand fonds de bienveillance, très peu de jugement, et, de ses parents, une modique fortune. Il est curieux, il avale une quantité prodigieuse de romans, de relations de

voyages, et depuis sa plus tendre enfance il ne rêve qu'une excursion hors de ses frontières; mais Paris est pour lui un de ces rêves de bonheur qu'il faut réaliser avant de mourir. Paris,—voir Paris, est son désir le plus ardent; il quittera sans regret la vie, pourvu qu'il puisse dire : J'étais à Paris! — Et comment faire? — La réalisation de ce projet, vu la modicité de ses revenus, est pour lui un rude problème, presque aussi insoluble que celui de la trisection de l'angle ou de la quadrature du cercle. Pourtant, il veut être à Paris, et il y sera. Chaque matin, chaque soir, les yeux fixés sur la carte routière, il compte les lieues, il mesure la distance, il calcule les dépenses, il cherche les moyens. Chaque jour il introduit quelque économie dans son régime domestique; il se retranche tantôt un plat, tantôt un petit verre, tantôt une demi-tasse, tantôt une bûche au feu; bref, à force de privations, de misères gaiement supportées,

il a amassé un petit pécule; son budget est fait, mesuré au compas; la distance peut être parcourue. Il monte dans la diligence, —il part!—Arrivé à la frontière, il met à profit toutes les circonstances pour réaliser encore quelques économies : c'est une voiture qui revient à vide, ce sont des paysans qui vont au marché prochain ou en retournent, pour un bon mot, pour un pourboire, il fait du chemin, il arrive. — Comme son cœur bat! Ce n'est donc point une illusion, — il est dans la nouvelle Babylone, dans la capitale du monde civilisé (ne pas lire *si visité*), dans... à Paris enfin. Rien ne le désenchante; son œil plonge avec satisfaction dans les rues étroites et fangeuses; il se laisse accrocher avec plaisir par des camions, chariots, omnibus; heurter avec délices par les porteurs d'eau, portefaix, et commis de magasin portant les marchandises à domicile;—il reçoit les éclaboussures de tous les cabriolets, les coups de

fouet des cochers en goguette. Il admire le bonnet à poil de la garde nationale, la beauté des chevaux de fiacre, l'industrie des chiffonniers, les grâces et la gentillesse des fruitières en plein vent. Il trouve des talents au théâtre Montmartre; il est convaincu qu'on chante juste à l'Opéra ;— que ne croît-il pas et que n'admire-t-il pas, l'excellent homme! il admire la richesse des boutiques à quatre sous ; il admire l'impassibilité du pêcheur des goujons. Mais que dire quand le gaz s'allume ! quand un long ruban de feu se déroule dans toute l'étendue des boulevards, quand les musées ouvrent leurs portes, quand il pénètre dans le sanctuaire de nos sciences et sous la voûte séculaire de Notre-Dame. Son admiration ne peut se décrire. Cet homme dans une semaine a vécu tout un siècle de bonheur, et réellement son sort est digne d'envie. Car nous autres gens blasés sur les jouissances des yeux et de l'esprit, nous passons sans nous étonner

devant les merveilles des arts, devant les chefs-d'œuvre du génie. Respect à l'étranger admirant! —c'est lui qui porte au loin notre gloire, qui nous sert de trompette et sonne haut et fort nos mérites. Soyons reconnaissants de ce bon vouloir : c'est sur lui qu'est basé notre prestige; car l'étranger admirant donnera des insomnies envieuses à une multitude de ses compatriotes, quand il leur tracera le tableau des enchantements qui l'ont partout environné dans un si séduisant séjour. Et pourtant il n'a vécu que de privations ; il mangeait modestement, il allait aux dernières places de nos spectacles. Mais n'importe, tout cela lui a paru léger à supporter, car, grâce à sa persévérance, il a pu voir et admirer! —Admirer surtout, c'est son lot à lui. —Et quand il sera revenu dans son pays, quel front radieux! quelle marche triomphale, quel port superbe! Il pourra désormais commencer toutes ses conversations par la phrase sacra-

mentelle : « Quand j'étais à Paris, — ou, dans mon voyage à Paris, — ou, à mon retour de Paris, » etc. etc. Soyez tranquille, il trouvera moyen, en variant ses formules, de faire savoir à tout le monde à cinquante lieues à la ronde, qu'il a été à Paris.

Gardez-vous de penser cependant que les individus de cette variété se trouvent nécessairement dans un état voisin de l'indigence; il y en a aussi de riches, et d'immensément riches, auxquels ce sentiment est connu au suprême degré avec cette variante pourtant, que l'espèce riche choisit son cercle ou plutôt sa spécialité d'admiration ainsi qu'il suit :

Après la sanglante catastrophe de Waterloo, où tant d'hommes périrent, où resta tant de gloire, lord D... vint à Paris dans l'intention d'y passer seulement quelques semaines; car, en vrai Anglais, il n'aimait ni la France ni ce qui était français; — la curiosité seule le conduisait sur le continent,

et il voulait en même temps présenter ses hommages à S. M. Louis XVIII, qu'il avait connu à Hartwell.

A son arrivée, on le conduisit à Frascati. L'arrangement de la maison le pénétra tellement d'admiration que son parti fut immédiatement pris : — il resta en France... à la table de la roulette. — Il y laissa plus d'un million et obtint la faveur de jouer sur parole. Il joua, et perdit le reste de sa fortune ; la maison de jeu, par reconnaissance, lui fit une pension de 6,000 fr., qu'il avait soin de rapporter fidèlement à sa source, et il mourut d'apoplexie foudroyante le jour où la loi supprima les maisons de jeu.

Un autre partisan déclaré de Brillat-Savarin admira l'excellent cuisinier de Véry, et mourut d'indigestion juste à la saison des ortolans.

Un autre encore... mais nous n'en finirions jamais si nous voulions vous raconter tous les genres d'admiration dont cette va-

riété est susceptible, d'ailleurs l'étranger *spéculateur* nous attend.

A ce mot SPÉCULATEUR, vous vous imaginez sans doute que nous allons vous parler de quelque gros financier qui, faisant irruption sur notre place, va accaparer toutes les actions des mines de houilles, spéculer sur l'asphalte, exploiter le physionotype, ou faire le commerce en gros de la graisse d'ours; nullement. — Notre spéculateur à nous est un autre industriel: il spécule sur la vanité... et sur une foule d'autres choses, mais sans avoir besoin de capitaux ou de richesses. — Cette variété appartient à la classe des épouseurs et fait la chasse aux fortunes dotales.

Il est noble comme un baron saxon, et pauvre comme feu Job, de biblique mémoire. Il a mis en gage jusqu'à son écusson...

parce qu'il était peint sur une voiture dont un prêteur à la petite semaine s'est rendu détenteur. Que faire? En noble qu'il est, il ne sait rien, pas même sa langue, mais il sait le français comme... son valet de chambre, qui effectivement était de Paris, et l'a élevé en qualité de gouverneur. Conseillé par lui, il rassemble les trois vassaux qui lui restent, et leur tient ce langage.

« Manans, je suis ruiné, et... c'est votre faute, parce que vous n'êtes pas riches, et je ne puis plus rien vous prendre ; mais comme il me faut de l'argent, je vais vous vendre à tel... ou tel, » — il a soin toujours de choisir quelque seigneur des environs connu par sa cruauté envers ses serfs, — « si d'ici à trois jours vous n'avisez pas au moyen de me fournir la somme de... » (assez forte pour faire un long voyage). Les pauvres paysans, tremblant à l'idée d'être sous le bâton d'un être aussi cruel, et que par parenthèse nous n'avons pas nommé, se concertent, dis-

cutent, admettent leurs filles et leurs femmes au conseil, et... trois jours après apportent la somme voulue. Comment se la sont-ils procurée ? c'est un mystère entre eux, Dieu et leur seigneur peut-être ; tout ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'au même instant, à la même époque, on parlait, dans une ville des environs, de boutiques forcées, de serrures brisées, etc. — Le seigneur, après avoir dégagé sa voiture, se rend à la capitale, se fait donner quelque mission ostensible, ne fût-ce que celle de porter un kilogramme de tabac à son ambassadeur et des babouches pour madame l'ambassadrice ; — il part ! Et vite les journaux publient :

« M. le prince de ...., venant de ...., se « rend en mission à ...., comme envoyé ex« traordinaire. Il est porteur de dépêches du « plus grand intérêt, sur le contenu des« quelles rien n'a encore transpiré. Seule« ment, à la réception du paquet, on a vu

« M. l'ambassadeur de .... prendre deux « prises consécutives, avec l'air de la plus « grande satisfaction. » — Cela ne nous étonne guère, le tabac était étranger, introduit en fraude et superfin ! Triple sujet de satisfaction pour l'ambassadeur de... n'importe quelle puissance, grande ou petite, cela ne fait rien à l'affaire.

Voilà notre envoyé, gardant sévèrement le plus strict incognito dans tous les salons qu'on lui ouvre, dans tous les foyers de théâtre tant soit peu en renom. Il ne laisse trahir que l'immensité de ses richesses, la vaste étendue de ses domaines, le crédit puissant dont il jouit auprès de son gracieux souverain et de son excellence le Ministre de ...., Prince de ...., son cousin par alliance; et en même temps il fait battre la campagne par tous les limiers matrimoniaux, pour découvrir quelque coffre-fort accompagné de quelque échantillon du sexe féminin, et pour épouser ensuite la cassette, en prenant la

femme par dessus le marché. Il se passerait volontiers de ce dernier article, mais ne pouvant pas faire autrement, il s'exécute, il se vend; — il vend sa jeunesse, sa noblesse, sa beauté. Il se trouve quelquefois une fille de bonne et riche maison, qui, pour une chose inconnue du vulgaire, ne peut pas se marier. De méchantes langues disent que c'est à cause d'une intrigue qui a eu *des suites*... fâcheuses pour l'embonpoint de la jeune personne; mais nous le nions absolument: c'était une hydropisie naissante, que quelques mois de séjour aux eaux... dont le nom n'existe sur aucune carte géographique, ont complétement et radicalement guérie. Or, cette fille de bonne maison voudrait pouvoir changer de nom et d'état; les parents saisissent l'occasion de s'en débarrasser en faveur d'un mari qui jouit de l'immense avantage d'être étranger et né... pour être un mari. Pendant que le prétendu se présente, on lui annonce, d'autre part, qu'il y

a aussi un tailleur enrichi ou un marchand de n'importe quoi, possédant une fille unique, dont la seule ambition est d'être princesse ou au moins baronne, et dont la dot s'élève au million de rigueur. On peut, il est vrai, rencontrer chez le beau-père quelques anciens amis de cabaret, quelques *cuirs* plus ou moins hardis; mais on s'en ira chez soi, on laissera au beau-père tout juste assez pour pouvoir se griser une fois par semaine, le dimanche, par exemple; on emportera le reste. Quant à la fille, on verra; effectivement on voit la fille, on file un parfait roman et on se marie. — La voilà Princesse! il est si doux de s'appeler princesse, d'avoir pour mari un possesseur de vastes domaines, où chaque front se courbe, où tout ce qu'on regarde nous appartient, chasseurs, meubles, prairies, têtes, hommes, femmes et enfants. Le noble seigneur a pris ses précautions, il a droit sur la dot de sa femme, il l'emporte, ils arrivent. — Dieu, quel changement! Ces

vastes domaines se réduisent à quelques arpents d'un terrain inculte que les créanciers ont dédaigné; ce château, c'est une chétive maison ressemblant plutôt à un colombier qu'à une habitation humaine; ces innombrables vassaux ne sont que trois sauvages paysans à peine couverts, dont la misère vous saisit et vous effraie. Ce grand seigneur est le plus grand joueur connu; il a été riche effectivement, mais le pharaon a emporté jusqu'au dernier écu, jusqu'à la dernière pièce qui pouvait produire quelque chose. Mais à présent que la dot de sa femme est entrée dans ses coffres, sans doute il va racheter les biens de ses ancêtres et faire briller d'un nouvel éclat leur nom si glorieusement connu. — Ah bien, oui! — Il se soucie fort peu de la splendeur nobiliaire; — il va jouer de nouveau, — il va maltraiter la malheureuse femme, dont la folle ambition bâtissait des palais d'or à l'instar des *Mille et une Nuits*. — Hélas! vous ne savez pas quelle est, dans

certaines contrées, la brutalité d'un mari : la cravache et les coups de pied sont ses arguments favoris; et cet homme, qui dans votre salon était un modèle d'élégance, qui choisissait ses mots, employait les plus nobles expressions et vous en imposait presque par la noblesse de son maintien, devient, en rentrant chez lui, une bête sauvage, quelque chose d'approchant de l'ours et de l'hyène. Malheur! mille fois malheur à celle qui a abandonné son noble pays, où coule un sang chaud et généreux, pour s'appuyer sur une poitrine de marbre. Elle expiera cruellement le désir de l'anoblissement, misérable petitesse de son orgueil insensé.

Mais quelquefois aussi il arrive que la jeune personne est belle, que l'éducation a développé en elle des qualités supérieures... — Oh! alors, c'est autre chose : elle deviendra, elle, fille de tailleur, quelque dame de haut parage, fille de quelque marquis, boudant le nouveau régime, ennemi déclaré

de la famille régnante ; sous ce titre, elle ira à la capitale orner le char triomphal de son vainqueur, charmer quelque puissance du jour, et servir de marchepied à une ambition éhontée. On la relèguera ensuite dans quelque coin de terre, et la place laissée libre par son départ sera prise par quelque courtisane qui sera parée de ses diamants et dévorera la dot de la malheureuse, se mourant de nostalgie et abandonnée de tous..... Mais la spéculation est faite, le calcul a réussi, qu'importe le reste ?

Détournons bien vite les yeux de ce sombre tableau, et disons que toute spéculation n'offre pas d'aussi funestes résultats ; — il en est même qui ont leur côté plaisant. — Exemple :

Miss Rump-Crop, fille de la *perfide* Albion, sans être précisément laide, avait tout ce qu'il fallait pour revendiquer, à plus d'un titre, cette qualification ; — mais rendons-lui justice pourtant, en déclarant qu'elle ne

la revendiquait pas. — Petite, mais assez... mal prise dans sa petite taille; rougeaude, les cheveux d'un blond que les uns appellent *blond hasardé*, les autres *blond ardent*, et que nous appellerons *blond impertinent* (pour ne pas être obligé de dire qu'elle était *rousse*); elle voyait avec un vif déplaisir s'écouler le cinquième printemps... après la majorité légale (en d'autres termes, sa vingt-sixième année); position d'autant plus chagrine, qu'une absence totale de dot, et le peu d'agrément de sa petite personne éloignaient tout soupirant, si soupirant il y a et tout épouseur. Sa liberté lui pesait horriblement; elle voulait à toute force se donner un maître... que la société décore du nom de mari. Après avoir longtemps calculé toutes les chances en faveur de son idée fixe, dans sa brumeuse patrie, elle était arrivée à cette conviction bien arrêtée, qu'elle mourrait fille. Ce n'était pas son compte; elle passa donc le détroit pour essayer si la *galanterie* française serait

plus abordable que le positivisme anglais.

En fille bien apprise, elle dressa son plan, lâcha ses batteurs d'estrade, et attendit. — Elle attendit longtemps ; mais enfin le ciel, ayant pitié de son martyre, lui envoya un épouseur, — et voici comment. Pour mieux réussir dans ses projets matrimoniaux, elle jugea qu'un portrait, tant soit peu flatté, lancé en circulation pourrait l'aider à captiver quelqu'un. Il va sans dire que le portrait devait représenter une *héritière*. A cette fin, on lui envoya un artiste... si toutefois on peut donner ce nom à celui qui est l'objet de la présente narration. C'était un petit homme aussi, sot à faire plaisir, vaniteux comme un barbouilleur d'enseignes, bourré de la plus belle opinion de soi-même et de son importance, mais ne manquant pas du reste d'une certaine aptitude pour lécher ses miniatures. Le cher homme crevait d'orgueil dans sa peau, et rêvait d'habitude les plus beaux triomphes, les plus belles desti-

nées, les plus séduisantes conquêtes. Quelques mots de conversation pendant la première séance avec notre *artiste* donnèrent bien vite à la chère miss Rump-Crop la mesure du personnage. D'abord elle avait voulu s'en servir comme d'une trompette pour son but, mais comme un peintre peut aussi bien devenir mari que tout autre homme, elle jeta son dévolu sur lui, et elle se dit : *Le voilà, je l'ai trouvé!* — Une causerie conduite habilement lui procura le moyen de parler de sa famille et de sa fortune. — C'était peu de chose, — *à peine* 60,000 francs *de rentes*, car les biens patrimoniaux étant substitués, appartenaient à la ligne mâle. Elle était forcée de se contenter d'une partie de la dot que sa mère apporta en se mariant. Elle était morte, la pauvre mère, et elle, libre, indépendante, comme toute fille d'Albion doit l'être, elle aimait sa position, et ne se marierait qu'à une personne qu'elle aimerait : car sa fortune (toute minime qu'elle était en

Angleterre) suffirait largement sur le continent à tous les besoins de la vie sociale, et permettrait de ne consulter que son cœur. Peu lui importait l'homme, pourvu qu'il lui plût. S'il pouvait pourtant avoir un peu de fortune ou un talent quelconque pour conserver sa propre estime, et pour qu'on ne pût lui dire qu'il épousait par avidité et qu'il faisait un mariage d'argent, ce ne serait que mieux. — Vous jugerez facilement combien l'*artiste* humait largement une semblable conversation; combien il partageait la manière de voir toute *grandiose* de son *modèle*, lui qui rêvait un avenir et des conquêtes cousues d'or ! ! ! — L'appartement où il se trouvait était richement meublé, un nombreux domestique passait et repassait sous ses yeux ; — il était ébloui. Il passa la nuit blanche, formant, entassant projets sur projets, espoir sur espoir. — A la séance suivante il était mielleux ; il faisait les yeux les plus doux, hasardait les paroles les plus

flatteuses, et poussait les soupirs les plus attendrissants. — Ils étaient beaux, tous deux à voir, s'épiant mutuellement, — elle, observant s'il mordait à l'hameçon; lui, si elle s'attendrissait. Bref, la comédie des deux côtés était si habilement jouée que, quand l'artiste jugea, après mille indices favorables, qu'il était temps de se jeter aux pieds de son idole, elle laissa pencher sa tête *de femme* sur sa poitrine *d'homme*, et un aveu tendre et chaste *s'échappa de sa bouche vermeille!* — Après quoi, tous les deux, les visages rayonnants de plaisir, le sourire de satisfaction sur les lèvres, ils se dirent *à parte;* ENFIN! — Dites donc qu'il n'y avait pas de sympathie entre eux!

Les préparatifs du mariage se firent rapidement, et quand miss Rump-Crop, jouant son rôle avec finesse, voulut démontrer en quoi consistait sa fortune, l'artiste, dans son *noble désintéressement*, refusa de l'écouter, disant que c'était elle qu'il voulait, et non

pas ses richesses. Aveu flatteur et *véridique* qui devait avoir sa récompense! — La veille du mariage, un peu avant la signature du contrat, notre petit homme se rendit chez sa *belle;* — il la trouva en pleurs, et devant elle plusieurs lettres. Après beaucoup d'instances de la part du fiancé, maints sanglots de celle de la fiancée, il apprend enfin un sinistre. Les fortunes anglaises étant pour la plupart sur l'eau (les méchantes langues disent : sur les brouillards de la Tamise), un trois-mâts, lui appartenant et apportant la majeure partie de sa fortune réalisée dans l'Inde, s'était englouti dans les flots du perfide élément ! — « Malheureuse que je suis, s'écria-t-elle, moi qui me promettais de t'entourer de tout le *comfort* que donne la fortune, de semer des fleurs sur le chemin de ta vie, passée près de mon cœur, il faut renoncer à tout, car il ne me reste plus qu'une quinzaine de mille francs de rente et la maison où nous sommes. Adieu donc mes

rêves de bonheur et d'amour! » — L'artiste fut touché de cette douleur, et pour une forte raison. On ne gagne pas toujours quinze mille francs par an à faire des portraits. La maison était belle, quoique la fiancée ne le fût pas, et il se décida à épouser... les 15,000 francs de rentes et la maison. — Il fut grand, il fut noble, il fut... bête. Son amour-propre était tellement robuste qu'il ne soupçonna pas un seul instant que les 15,000 francs de rente pourraient à leur tour *s'engloutir* aussi bien que le trois-mâts, et il épousa. Quinze jours après, le propriétaire de la maison vint réclamer son *terme* en *termes* assez vifs. C'était une maison meublée qu'elle avait louée dans le but que vous savez et qu'elle sous-louait à ses compatriotes, qui, comme *compatriotes*, ne voulant pas se gêner avec leur *compatriote*, étaient partis sans payer. Les 15,000 francs de rente s'étaient changés en 15,000 francs de dettes... Bref, notre artiste est en possession de son

idole qu'il exècre, et il a gagné par son mariage le droit... de payer les dettes de sa femme.—Ainsi, puni trois fois, dans sa vanité, dans sa bourse et dans sa chère moitié, qui enlaidit de plus en plus, *il jura, mais un peu tard*..., etc.

Suivons maintenant cet intéressant jeune homme que voici. Par son extérieur il approche du collégien : c'est la même démarche timide, c'est la même fraîcheur des joues, c'est la même bouche vermeille : seulement ses cheveux tiennent un peu de la carotte et de la substance qui colore le pantalon du guerrier français. Ses bottes sont vernies, ses gants sont blancs, et il est frisé comme un garçon limonadier, qui, à ce que prétend Paul de Kock, est supérieurement frisé. Voyez comme il est content d'être à Paris. — C'est l'*étranger candide*.

L'Étranger candide est ordinairement un fils de bonne maison qui, ayant terminé son éducation domestique ou scolaire, va, accompagné de son gouverneur, visiter le monde, étudier les mœurs et les habitudes des différents peuples. Les frais de voyage sont largement fournis, et la prévoyance maternelle en a fait le calcul, — avec maintes et maintes recommandations pour lui, pour le gouverneur, pour le postillon, pour le valet de chambre; il s'en va, le cher fils, il voyage, et il arrive à Paris. Il a l'instinct de l'élégance juvénile, et son premier soin est de faire venir un tailleur à la mode pour lui commander différentes choses dont il a besoin pour faire un parfait... mannequin de tailleur tout prêt à être mis sous verre et à servir de montre pour les nouvelles modes. Quand il est renouvelé de pied en cap, il enfonce gravement son gibus, oubliant qu'il ne faut pas l'enfoncer pour qu'il s'enfonce, et s'en va de par les rues. — Tant qu'il

était dans sa chambre, il présumait trop de ses forces : il pensait qu'il se promènerait en vainqueur lorgnant les jeunes filles, faisant baisser les yeux aux prudes, liant conversation avec des dames de toutes espèces. Ah bien, oui, le cher petit dandy perd la tête au bout d'une centaine de pas. Cette immensité de pierres entassées l'une sur l'autre, que l'on appelle vulgairement *maisons*, l'effraie; partout où son œil plonge, il voit une rue à la suite de laquelle une autre apparaît, qui, tendant ses larges bras de deux côtés, s'appuie sur une troisième, une quatrième, lesquelles se perdent à leur tour dans le sein de leurs voisines. Aventurez-vous-y, jeune homme, allez-y chercher vos conquêtes quand de tous côtés un nouvel objet vous frappe, quand ce peuple qui remue, qui court, qui crie, qui hurle, qui heurte, qui bouscule, qui rit, qui chante, qui pleure, qui *badaude*, vous barre le passage, vous fait pivoter sur vos talons et descendre dans

le ruisseau. C'est en vain que, comme un jeune coq, vous tournez la tête d'un air furibond pour demander raison de cette insolence, monstrueuse, d'après vous ; la cause de votre accident est déjà à mille pas loin de vous, et un autre, à son tour, vous force à lui céder la place sur laquelle vous roulez les yeux comme un possédé. Vous rétrogradez ; vous allez sur le boulevard ; le chemin est plus large, il est vrai, mais êtes-vous plus à votre aise? Déjà votre costume, votre air candide, vos gants blancs, sont remarqués ; déjà vous êtes un objet de curiosité ; vous avez déjà excité plus d'un sourire très-équivoque ; déjà les gobe-mouches sont sur vos talons et estiment la valeur intrinsèque de la pomme d'or de votre canne, de votre chaîne, de votre montre, de votre esprit crédule et naïf. Vous n'êtes pas tout à fait sot, cher ami, vous voyez tout cela, et tout cela vous trouble. Où donc est mon gouverneur? pensez-vous : il n'aurait

pas dû, dans cette maudite ville, me quitter d'une semelle. — Votre gouverneur? mais c'est selon. Si c'est un pédant, il est déjà fourré dans quelque bibliothèque ou devant un monument dont il compte les pierres pour juger de son antiquité ; peut-être regarde-t-il les poissons rouges des bassins des Tuileries, ou les bateaux de blanchisseuses sur la Seine, et calcule-t-il combien de crasse coule en une minute dans le fleuve. Si c'est un homme, fait à contre-cœur gouverneur, dont l'ardente nature était contenue par les rigides fonctions qu'il exerçait auprès de vous sous l'œil de vos parents, il a pris sa volée ; il a déjà remarqué, à la descente de l'hôtel, la femme de chambre d'une autre voyageuse, et il a déjà fait connaissance avec elle et la promène probablement de curiosité en curiosité jusqu'à un cabinet chez Pestel, où ils dîneront en tête à tête. — Mais que diable, jeune homme! vous êtes assez grand, et vous avez bien envie d'en

faire autant. Faites. — Oui, et la candeur, et ce cachet d'honnêtes habitudes dont il est lesté par son éducation à domicile et dont il porte l'empreinte et dans son cœur et sur son front !... Voyez comme ce hardi vainqueur, qui devait dominer le sexe avec toute la supériorité et toute la hardiesse de ses projets belliqueux, baisse humblement la tête, ne pouvant pas supporter le coup d'œil assassin d'une lionne émérite qui marche fièrement et secoue la tête comme le cheval panaché de Franconi. Ce petit minois à traits chiffonnés, qui passe par là avec un carton à la main, lui a déjà décoché un regard tant soit peu railleur qui fait rougir notre jeune homme, rouge déjà comme plusieurs coquelicots.

Notre candide jeune homme poursuit sa marche bon gré mal gré, pensant avec raison que quand il aura assez vu de différentes choses, il s'habituera à ne plus s'étonner et à prendre un peu d'assurance si nécessaire partout, et surtout dans notre cher Paris.

Après s'être promené jusqu'à lassitude, il entre dans un café pour prendre quelque rafraîchissement, et il demande *une tasse de café*. C'est très-rafraîchissant en effet, mais comme il a appris la langue française par principe, il a vu dans le dictionnaire au mot *café* l'explication suivante :

« Fruit en fève d'Arabie, rôti, réduit en « poudre pour en faire un breuvage appelé « *café* ; lieu où on prend le *café*. »

Il est donc évident pour lui que dans un café on ne peut prendre que du café, et il en demande, le malheureux ! Dans d'autres pays ce qu'on appelle *une tasse* est ici appelé *demi-tasse ;* et ce qu'on appelle ici *tasse* servirait ailleurs de *soupière*. — Voyez donc quelle frayeur le saisit à l'aspect de ce vase énorme qu'on lui présente, de cette corbeille qui regorge de pain, de petit pain, de flûtes, de brioches, d'échaudés et autres pâtes de cette espèce. Il a vaguement entendu quelque part que, pour ne pas passer

pour un étranger, il faut emporter le sucre si on ne le consomme pas, parce qu'il entre dans le prix du café. Appliquant ce principe à la corbeille qui est devant lui, il se demande avec anxiété : Mes poches sont-elles assez vastes pour contenir tout cela? et, après en avoir mesuré la capacité, il prend son courage à deux mains et se bourre les poches de tout le contenu de la corbeille. Jugez de l'effet produit par cette action sur les garçons, sur la dame du comptoir, sur les habitués. Notre étranger a compris par intuition qu'il a fait une bêtise, mais en quoi et comment la réparer? Il se hâte de sortir, il jette une pièce d'or, et en échange il reçoit autant de cuivre qu'il est honnêtement possible d'en tenir dans la main. (C'est un calcul de garçon pour se faire rétribuer plus largement.) Il sort, il court, et bientôt il a après lui une foule de petits mendiants qui lui demandent des sous pour acheter du pain. — Du pain? s'écrie-t-il, ô Providence,

que je te remercie! et il se débarrasse de son fardeau en faveur de son entourage, qui grossit à vue d'œil, augmenté par tous les oisifs du quartier. Bientôt la masse se forme compacte; il ne peut plus bouger, et toujours des curieux arrivant se demandent l'un à l'autre : Qu'est-ce?

— Je ne sais pas.

— C'est une femme qui se trouve mal!

— C'est un voleur qu'on a pris.

— C'est un homme qu'on a assassiné en pleine rue.

— C'est un *milord espagnol* qui ameute le peuple en faveur de Don Carlos.

— C'est le duc de Bordeaux qui est venu demander la couronne.

— C'est Louis Bonaparte qui s'est échappé de sa prison et harangue le peuple, auquel il donne du pain et du sucre, pour que chacun ait une poule dans son pot, comme disait Henri IV. Le bruit de cela se répand dans le quartier, — dans Paris;

les sergents de ville accourent, les commissaires ceignent leurs écharpes; la garde municipale monte à cheval; — les troupes sont consignées, le tambour bat; on se rend sur le lieu du rassemblement, on fait des sommations légales, on menace, on crie, on colère, on s'agite, on s'effraie, on se heurte, le désordre et la confusion augmentent, on... s'explique enfin. Le candide jeune homme raconte son histoire, il est renvoyé des *fins de la plainte*, et le télégraphe n'aura pas besoin de remuer ses longs bras pour rassurer les départements et répandre la joie dans les cœurs des fidèles en leur annonçant *que la coupable tentative est avortée, et que force est restée à la loi.* Bref, de tout ceci il en est résulté quelques contusions, quelques enfants renversés, quelques coups de gourdin, quelques toilettes chiffonnées et du bruit enfin perdu dans les airs. O candide jeune homme, va! vois-tu de combien d'événements tu as manqué de devenir la

cause,—cause bien innocente, il est vrai, mais qui pouvait être suivie de fâcheux effets.

Nous ne vous décrirons pas mille gaucheries commises par cette intéressante variété : elles ressemblent à toutes les gaucheries de jeunes gens, qui commenceront toujours par les faire et qui finiront par faire des folies. L'étranger candide est admis dans la société parisienne; il a pris peu à peu le laisser-aller du dandysme, mais il est toujours réjouissant par les tournures de ses phrases et surtout par l'application qu'il fait des termes dont on se sert.

Dans une réunion de jeunes gens on parlait d'un homme assez avancé en âge, mais connu par l'amabilité de son caractère et le liant de ses manières. C'est un bon enfant... dit l'un d'eux.

—Enfant? demanda le candide, mais il me semble qu'il est vieux !—Bon!—et un éclat de rire augmenta encore son étonnement.

En parlant d'un autre, on disait : C'est un homme insupportable.

— Je le crois bien, répliqua-t-il, il est si gros.

Une dame lisait un roman, et dans un endroit elle restait pensive. Notre jeune homme s'approche et lui demande à quoi elle pensait.

— A un passage fort obscur.

— Il n'est donc pas éclairé au gaz comme ceux de l'Opéra et des Panoramas.

Ces répliques plus ou moins *littérales* lui ayant valu quelques plaisanteries, il est redevenu timide, il n'ose plus parler, et cette timidité fait que, pensant dans sa langue maternelle et traduisant ensuite sa pensée, il donne le genre de son idiome pour une chose qui en demande un tout différent dans la nôtre ; mais si vous voulez avoir une idée complète de ces traductions, allez entendre Levassor quand il joue des Anglais. Terminons la description de cette variété par une

anecdote qui vous peindra sa candeur dans toute sa beauté.

Du temps où il y avait encore des maisons de jeu tolérées par le gouvernement, un étranger candide allait à Frascati pour compléter son éducation parisienne et pour jouir des émotions que le jeu, à ce qu'il avait entendu dire, procure, même aux gens les plus blasés. A peine arrivé dans le sanctuaire du hasard et attablé, il sent sa timidité s'accroître outre mesure, et, pour se donner une contenance, il déploie devant lui quelques billets de banque, et se met à pointer sa carte à la rouge ou à la noire selon la sortie. A le voir si assidu à ce travail, on aurait pu croire qu'il suivait les chances. Nullement, — il voulait faire passer son émotion causée par la honte et s'esquiver ensuite. — Un des habitués de la maison, qui venait de perdre tout son argent, et qui rôdait autour de la table, comme un loup affamé autour d'une bergerie bien fermée,

avise le jeune homme; il remarque sa naïveté, et, guidé par un instinct de joueur, il devine un pigeon à plumer. Il s'approche de lui, prend un billet de 500 francs en lui disant : — Nous sommes de moitié, — et il le jette sur la noire. Le candide ne réplique rien, très-satisfait qu'on vînt à son aide. — La couleur perd, le billet est ramassé par le râteau, mais notre imperturbable joueur en prend un second, et, répétant la même phrase, le place sur la noire encore. — Notre jeune homme, tout candide qu'il était, commence à penser que s'ils étaient de moitié c'était le tour du monsieur à mettre son argent sur le tapis. — Pendant qu'il réfléchissait de cette manière, le billet est perdu, et l'habitué en prend un de 1,000 francs, toujours avec sa phrase obligée.

Alors le voyageur, rassemblant tout son courage, lui dit : — Mais je ne veux pas! L'autre, sans s'émouvoir, le jette encore

sur la couleur qui a déjà deux fois perdu, en disant : — Eh bien, soit, je le joue pour moi tout seul. — Jugez de l'embarras du propriétaire de l'argent. On lui joue son billet de banque, et il n'y est pour rien; il se hâte donc de dire : S'il en est ainsi, j'aime mieux m'associer. — Dans la bouche d'un homme d'esprit, c'eût été un excellent bon mot; dans la sienne, c'était une crainte niaise. — La rouge sortant pour la troisième fois et la noire perdant, le joueur se tourne vers son partner, et lui dit : Décidément la chance est contre *vous*, je *vous* conseille de ne plus jouer, — et, tournant sur ses talons, il laissa notre ami ébahi et confondu de tant d'impudence *.

La croyance à la *fatalité*, si commune en Orient, compte aussi nombre de prosélytes

* Historique.

parmi les nations slaves et parmi celles d'Allemagne; avec cette différence que les Musulmans se soumettent aveuglément à la destinée, tandis que les fatalistes chrétiens luttent contre elle, même avec la conviction de succomber. Voici une petite histoire que nous avons trouvée dans les tablettes d'un étranger, et qui exprime vivement cette foi à une destinée.

LES TROIS BAISERS.

I.

Château de Z***, en Pologne, 1817.

Dans le Palatinat de Lublin, non loin de l'endroit où l'agile Bystrzyça précipite ses ondes turbulentes dans le lit resserré mais profond du Wiéprz, s'élève sur une montagne le château de Z***, dont l'aspect sombre et imposant domine la contrée. Bien que sillonné de traces féodales, de fossés desséchés, de bastions et de remparts tombant en ruine, de pont-levis qui maintenant res-

tent baissés à jamais, ce manoir offre cependant peu de traits de ce type antique qui atteste une origine perdue dans les chroniques fabuleuses. On voit plutôt que son fondateur avait cherché à réunir aux exigences de la fortification, qui étaient impérieuses de son temps, le goût de l'architecture italienne adopté aussi par le Nord vers la fin du XVIIe siècle. L'aspect sombre de cet édifice contraste singulièrement avec tout ce qui l'entoure. Des appartements du château la vue s'étend au loin et flotte sur des sites variés et pittoresques; tantôt elle suit le cours serpentant du Wiéprz, tantôt elle s'arrête avec plaisir sur des villages qui élèvent leurs humbles toits au milieu de riantes prairies, de champs fertiles et de forêts, dont les cimes vertes tremblent et s'inclinent devant le gigantesque cavalier de fer des Sanguszko, qui, semblable à un génie du Nord, se tient debout et menaçant à l'entrée de leur résidence héréditaire. Ce n'est qu'en

revenant de sa tournée lointaine que le regard se porte sur trois collines formées par la main de l'homme, au pied de la montagne du château, et auxquelles conduit un sentier ombragé de bosquets touffus et parfumés. Le nom de *Tombeaux turcs*, que la tradition populaire leur a conservé, arrête sur ce lieu la pensée du spectateur et promène devant ses yeux des visions mystérieuses sur lesquelles la froide main du temps a déjà tiré le voile de l'oubli.

C'est dans ce château, appartenant à un de mes parents, que maintes fois j'ai passé de ces moments qui laissent des réminiscences douces et calmes pour toute la vie. Ayant terminé mes études, et devant, selon les coutumes du pays, débuter dans ma carrière sociale par les armes, je vins encore faire mes adieux à ce bon parent qui m'avait tant de fois donné des avis sages et salutaires en retour des rêves ambitieux que mon caractère vif, bizarre et indépendant

lui opposait sans cesse. Il poussait ses sentiments religieux jusqu'à une dévotion peut-être exaltée, et moi, attaché, dès l'âge où l'homme réfléchit sur lui-même, à une religion de cœur que je m'étais formée pour mon propre usage, j'étais partisan du dogme de la fatalité : je croyais fermement à une destinée. Bien que son humeur pacifique sût toujours maintenir la bonne harmonie entre nous, les hostilités recommençaient toutes les fois que la conversation tombait sur cette matière. Mon courage ne faiblit jamais dans cette lutte, quoique mon parent trouvât un puissant auxiliaire dans un de ses voisins, qui habitait une petite ferme à l'entrée de la forêt, et qui, à cause de cette habitation retirée et du profond mystère qui couvrait son passé, était appelé dans toute la contrée le *Solitaire*. C'était un homme âgé d'une cinquantaine d'années, savant, doué d'un esprit vif et délié, mais qui m'était odieux à cause de l'expression sardoni-

que qui se peignait dans sa figure. En le regardant, un pressentiment secret semblait me dire que mon mauvais génie était à mes côtés.

Ma promenade favorite était celle des Tombeaux turcs. Là, je restais quelquefois des heures entières plongé dans la méditation; là, je portais mon regard en arrière dans les ténèbres du passé, ou bien je lançais mon imagination dans les régions brillantes de l'avenir; là, enfin, mon cœur soupirait maintes fois après un véritable amour.

Un jour que j'étais ainsi livré à mes pensées, je vis passer une jeune fille, le panier au bras, qui s'arrêta à mon aspect. Sans fixer les yeux sur elle, je lui demandai tout simplement où elle allait. — « J'ai été au château, me répondit-elle, porter des fruits que mon père envoyait à Monseigneur, et je reviens à la ferme. » Le timbre de sa voix avait quelque chose qui me pénétra profondément; elle avait cet organe doux et sonore

qui charme et captive l'oreille. Je la regardai alors avec attention : — un cri de surprise s'échappa de mon sein ; je demeurai comme frappé de la foudre.

Dans la partie inhabitée du château de mon parent se trouvait un tableau nommé, par les gens de la maison, le portrait de la Pénitente, représentant une religieuse dans sa cellule, agenouillée devant le Christ. Ce portrait m'avait de tout temps vivement intéressé, et cette figure ravissante de beauté, touchante de candeur et de passion, accablée sous le poids d'une douleur profonde, victime, selon mes idées, d'une fatalité contre laquelle sa noble organisation cherchait à se roidir, s'était tellement gravée dans ma pensée, identifiée à mes méditations et à mes croyances, que j'avais résolu de demander à mon parent, au moment des adieux, de me donner ce tableau. — La jeune fille que je voyais devant moi était l'image vivante de cette recluse, dont, mal-

gré tous mes efforts, je n'ai pu dévoiler l'histoire. Le même regard long et mélancolique, la même bouche de corail au sourire voluptueux et pur, le même teint diaphane, pâle et enflammé, les mêmes cheveux luisants et noirs, la même expression d'innocence, d'amour, de passion et de douleur. Seulement la religieuse pouvait avoir vingt-cinq ans, et la jeune fille n'en comptait que quinze. Mes yeux, qui la contemplaient avec ce sentiment qui prend sa source dans le cœur, firent baisser les siens. Elle voulut continuer son chemin, je la retins. Bientôt j'appris qu'elle s'appelait Antonia, qu'elle était orpheline et n'avait jamais connu ses parents; elle était la filleule d'un ancien militaire devenu laboureur, qui demeurait dans une ferme appartenant au château, et le Solitaire lui avait enseigné à lire et à écrire. Ses réponses simples et faciles me prouvèrent qu'elle possédait une intelligence vive, et que son esprit était bien au-dessus

de son âge et de sa position. Elle s'exprimait avec aisance, et, quand fut passé le premier moment de gêne, je m'aperçus que, malgré elle, ses regards se portèrent à plusieurs reprises sur moi, et qu'alors son teint s'animait et ses reparties devenaient moins vives. Je désirai savoir si elle avait déjà aimé. « Non, répondit-elle, j'aime mes bons parents, mais je n'ai jamais aimé autrement, bien que le Solitaire me dise souvent, en me recommandant le secret, que nous sommes faits pour aimer d'amour, que ce sentiment donne un bonheur incomparable, et que Dieu nous l'a accordé pour nous faire éprouver toute la félicité qui nous attend dans le ciel. — Et vous pourriez l'aimer? m'écriai-je avec un dépit concentré. — Je n'aime personne, répliqua-t-elle. — Pourtant, dis-je, l'expression de vos yeux, votre teint pâle, tout en vous semble trahir des émotions intérieures? — Depuis quelque temps, poursuivit Antonia, je suis inquiète, souf-

frante, le sommeil me fuit, je me sens oppressée, triste, abattue. Oh! je suis très-malade; ma tête brûle, je vais mourir bientôt. » Je devinai les projets de l'infâme corrupteur. Il voulait séduire cette jeune fille, et, ne pouvant espérer de gagner son cœur, il cherchait à verser insensiblement dans son sein ce poison dévorant qui devait la consumer et jeter l'innocence dans les bras du vice. L'impression qu'avait faite sur moi Antonia, dont j'avais déjà aimé l'image avant de la connaître; le vif intérêt que m'inspirait son origine mystérieuse, nouvelle ressemblance avec la nonne pénitente, dont le portrait, conservé au château, annonçait un rang élevé; sa candeur, et l'abandon simple et confiant avec lequel elle m'avait abandonné son cœur, tout cela me portait à la ravir au danger qu'elle courait. Je sentais que je l'aimais déjà; mes yeux la dévoraient, ma bouche allait lui faire l'aveu de ma passion, quand la cloche du château

se fit entendre au loin : elle donnait le signal du souper. La jeune fille, effrayée de s'être attardée aussi longtemps, s'apprêtait à me quitter ; je saisis sa main : « Antonia, lui dis-je, j'ai besoin de vous parler ; revenez demain à la même heure, vous me trouverez ici. C'est pour votre propre bien, entendez-vous ! Mais n'en dites rien à personne. » Elle promit de venir. Nous nous quittâmes. — Mon regard la suivit, et, avant qu'elle eût gagné le petit bois qui devait la dérober à mes yeux, elle se tourna encore vers l'endroit où elle m'avait laissé. — Nos cœurs s'étaient entendus.

Entré au château, je trouvai mon parent à table avec le Solitaire, et cette fois-ci on fut étonné de me voir pensif et approuvant tout ce qu'on disait. Je me retirai de bonne heure dans ma chambre, car j'avais besoin d'être seul. Mille pensées se succédèrent dans ma tête, et minuit sonna que j'étais encore plongé dans mes rêveries, regardant

maintes fois la lune, dont les rayons argentés pénétraient dans ma chambre par les croisées ouvertes. C'était la Saint-Barthélemy, et aux chaleurs de la journée avait succédé une nuit claire et suave ; pour moi, elle ne fut ni calme ni agréable. Des rêves fiévreux me tourmentaient. Tantôt je voyais Antonia, belle, fraîche, innocente, attachant sur moi des regards pleins d'amour et de candeur ; tantôt elle m'apparaissait pâle, livide, souffrante, inanimée ; et au fond des tableaux que ces rêves me présentaient se trouvait toujours la figure hideuse du Solitaire au sourire satanique, grinçant des dents et étendant ses bras pour la saisir. — Toute la matinée suivante fut employée par moi à découvrir l'histoire de la religieuse, dont j'examinai encore attentivement le portrait. Personne dans la maison n'en savait rien, et mon parent, éludant mes questions, ne me donnait que des réponses évasives. Vers le soir, je courus aux Tombeaux turcs ;

Antonia ne s'y trouvait pas encore. Bientôt elle vint me joindre. Elle était plus pâle que la veille. Je l'invitai à prendre place à côté de moi. Elle s'assit. « Antonia, lui dis-je, toutes mes pensées ont été à vous depuis le moment de notre entrevue, dont je conserverai la réminiscence à jamais. » Ses yeux brillèrent d'une flamme humide, ses joues se colorèrent d'un vif incarnat et son sein battait avec violence. « Antonia, m'écriai-je, vous m'avez compris, — je vous aime, je vous aime de toute mon âme! » — La jeune fille tremblait comme une feuille. Je vis sur sa figure cette lutte intérieure que l'innocence livrait à la passion. Elle voulut répondre, mais sa bouche ne put proférer une parole. Ses yeux seuls me disaient que son cœur était à moi. Je pris sa main, j'allais céder moi-même à ce pouvoir qui m'attirait vers elle; j'allais peut-être, moi, qui voulais la sauver des piéges d'un infâme, préparer sa ruine et me souiller d'une séduc-

tion. — Elle devint pâle comme si elle eût pressenti le danger qui la menaçait et leva ses yeux suppliants sur moi; — un frisson parcourut mes veines ; je repris mes sens. — C'était l'expression de la fatalité, marquée largement au front de la pénitente, qui se peignait dans la figure d'Antonia. Le véritable amour que je ressentais pour elle fut son ange gardien. « Antonia, m'écriai-je, je vous aime, mais je vous respecte ; je veux que vous restiez pure et innocente jusqu'au moment où vous pourrez être à moi : mais, dites-moi, pouvez-vous m'aimer? Votre cœur éprouve-t-il quelque sympathie pour moi? » — Elle rougit, et dit, d'une voix entrecoupée : « Je ne sais si je fais bien ou mal, — mais je ne saurais vous cacher que je me sens attirée vers vous par une force surnaturelle... Il me semble que depuis hier mon cœur est soulagé : je suis heureuse en pensant à vous, — je sens que vous remplissez ce vide qui tourmentait ma

pensée et brûlait ma tête. » Ivre de bonheur, je voulus la presser dans mes bras, cueillir sur sa bouche un baiser d'amour, lorsque le craquement des branches, dans le buisson voisin, nous avertit que quelqu'un nous avait épiés. J'y courus, mais toutes mes recherches furent vaines : le buisson était désert, et je n'aperçus personne. J'eus cependant de la peine à rassurer Antonia, qui était toute tremblante. Notre conversation n'eut plus cet abandon qu'elle avait peu d'instants auparavant. Pourtant mille projets furent formés, mille promesses furent échangées, et le temps passa si vite dans ces tendres communications que la cloche du château vint encore nous tirer de ces douces rêveries. Un rendez-vous fut convenu pour le lendemain.

Quand je rentrai au château, mon parent m'accueillit avec un front soucieux : — « Mon ami, me dit-il, je suis forcé de partir après-demain, à l'aube du jour, pour la ca-

pitale. Je vous ramènerai à vos occupations, à vos devoirs; préparez-vous donc pour ce voyage. » — Ces paroles inattendues, prononcées d'un ton sec et positif, m'atterrèrent. Je restai quelques instants sans pouvoir répondre. Les yeux du Solitaire étincelaient d'une joie infernale. Je n'en pus plus douter, il m'avait surpris aux Tombeaux turcs avec Antonia, et ce voyage de mon parent était le résultat de sa délation. Sous prétexte d'un rendez-vous matinal le lendemain, mon parent leva la séance et nous souhaita une bonne nuit.

Le lendemain, après des heures qui me parurent d'une longueur désespérante, le moment tant désiré arriva. — Antonia resta anéantie à la nouvelle que je lui apprenais. Ni mes promesses ni mes serments ne purent la tranquilliser; elle tomba à genoux devant moi, et, levant ses yeux remplis de larmes et ses mains suppliantes, elle s'écria d'une voix qui me déchira le cœur :

« Conrad, ne me quittez pas! Au nom du ciel, ne me donnez pas la mort!... » Je lui jurai de la revoir bientôt, de ne jamais l'oublier, de faire tout pour me rendre indépendant et lui consacrer ma vie. Dans ce moment nous aperçûmes le Solitaire et mon parent qui descendaient de la montagne vers notre côté. La jeune fille poussa un cri sourd et douloureux, et tendit ses bras vers moi. « Antonia, m'écriai-je, je te jure devant Dieu, qui nous entend, amour pour la vie! Notre séparation ne sera pas longue. Viens dans ces bras qui t'enlaceront bientôt pour toujours! » — La voix du Solitaire résonnait déjà à nos oreilles. — Antonia, pâle et tremblante, se jeta à mon cou; elle me pressa contre son sein, qui battait avec violence, et, levant sur moi ses yeux languissants et passionnés, elle m'offrit sa jolie bouche, que je pressai de mes lèvres avec tout l'enthousiasme d'un premier amour. — C'était le baiser de l'innocence!

II.

Berlin. — Année 1828.

La foule encombrait la grande et belle allée des Tilleuls (*Unter den Linden*), qui conduit de la porte dite de Brandebourg jusqu'à cette place où se trouvent tous les grands et riches bâtiments qui font l'ornement de la capitale. Les piétons étaient non moins pressés que les équipages qui roulaient le long des deux rues dont cette allée est bordée. Ce flux se dirigeait vers le Grand-Opéra, où l'œuvre harmonieuse de Weber, *Obéron*, devait être représentée ce soir en présence du roi, revenu des eaux de Tœplitz, et de la belle et gracieuse princesse de Liegnitz, son épouse morganatique.

L'ouverture commencée, je suivis avec attention ce spectacle, où le talent des artistes, la perfection des décors et le luxe des costumes, rivalisaient avec l'harmonie sublime du compositeur. Partisan de la musi-

que dramatique et sentimentale allemande, admirateur zélé de Mozart et de Weber, j'étais tout oreille pour saisir et comprendre les beautés de cette grande partition, qui porta au comble l'enthousiasme, et provoqua une longue salve d'applaudissements à la fin du premier acte. Je me levai alors pour promener mes regards dans la salle, lorsqu'aux premières j'aperçus une dame mise très-élégamment, qui regardait de mon côté et semblait être vivement agitée. Je la contemplai plus attentivement, et j'eus peine à me contenir pour ne pas pousser un cri de surprise. — Était-ce Antonia, que j'avais aimée, il y a dix ans, au château de mon parent, à Z..., ou bien la Pénitente, dont le portrait se retraçait vivement à ma pensée? — Je sentais que ma figure se colorait d'une vive rougeur. — Que de souvenirs se réveillaient dans mon cœur! — Un seul regard avait allumé ce sentiment sur lequel tant d'années, tant de circonstances, tant

de changements avaient passé et tiré un voile impénétrable. Était-ce Antonia? — Oui, mon cœur me le disait. — C'était bien sa figure belle de candeur et de passion, son sourire mélancolique, son teint d'albâtre; mais elle était devenue femme. Les dix années qui nous séparaient de cette époque de notre adolescence l'avaient embellie; ses traits s'étaient développés, sa tournure avait pris de la grâce, de l'aisance. Ce n'était plus la jeune orpheline de la ferme, c'était une femme du monde, brillante de cet éclat que donne la bonne société, et parée de tous les avantages de la toilette et de la fortune. — Dans ce moment une pensée douloureuse vint traverser mon âme et glacer le sang dans mes veines. D'où venait ce changement? — Antonia m'avait juré amour et constance; j'avais compté sur ses serments, et pourtant, bientôt après notre séparation, lorsque, retenu par mes devoirs de service militaire dans la capitale, je cherchai à ob-

tenir de ses nouvelles, on m'annonça qu'elle avait disparu subitement, et que toute trace était perdue. — Elle était donc devenue parjure et coupable? — Et pourtant je sentais que je l'aimais encore. Je sentis même des reproches s'élever dans mon âme en songeant au temps écoulé depuis notre séparation. Ayant, après deux ans de service, quitté la carrière militaire pour être attaché au cabinet du vice-roi, j'avais beaucoup fréquenté la société, assisté à toutes les fêtes de la cour; j'avais même, pour oublier cette Antonia, dont mon cœur cherchait en vain à se détacher, courtisé mainte belle. Aujourd'hui même, à Berlin, où j'étais venu pour remplir une mission, j'avais déjà recherché de douces conquêtes. Tout cela fut oublié dans un instant. J'étais redevenu le jeune Conrad du château de Z..., et je voyais devant moi la petite Antonia, dont le premier baiser brûlait encore mes lèvres. Elle suivait avec anxiété toutes les pensées qui

se réfléchissaient sur ma physionomie, et lorsqu'elle vit que les nuages avaient disparu de mon front, que mes traits avaient repris cette expression de bonheur et d'ivresse que son premier aspect avait éveillé chez moi, ses yeux brillèrent d'une joie céleste : elle porta son éventail à ses lèvres, et puis elle m'en salua insensiblement. Dans ce moment entra dans la loge un vieillard à cheveux blancs. Elle reprit son air sérieux. Pour moi, plus de musique, plus d'opéra, plus de voix enivrantes, plus de bayadères aux pas agiles et gracieux ; j'étais tout à celle que mon cœur venait de retrouver plus belle, plus séduisante que jamais. Mais quels pouvaient être ses rapports avec ce vieillard qu'elle traitait avec un respect filial ? — Après mille conjectures, je vis avec plaisir tomber la toile, et je courus me placer au pied de l'escalier par lequel Antonia devait descendre. Elle arriva bientôt avec le vieillard, qui lui donnait le bras ; je



les suivis jusqu'à la voiture qui les attendait, et, au moment où son guide donnait des ordres à un valet en livrée, je m'approchai d'Antonia, et je parvins à glisser ma carte dans sa main. Elle me jeta encore un regard d'amour lorsque la voiture l'enleva à mes yeux. En vain j'appelai un cabriolet pour la suivre ; les approches étaient encombrées par la foule, et les voitures de louage se tenaient à une trop grande distance. Je rentrai donc chez moi, et, après la plus mauvaise nuit, je restais encore le matin plongé dans mes réflexions quand on me remit une lettre d'une écriture inconnue. Mon cœur battit avec violence ;—je ne pus contenir ma joie... C'était elle qui m'écrivait :

« Conrad, je suis innocente, et cependant je tremble devant vous comme le coupable qui attache ses regards inquiets aux lèvres de son juge. Je suis innocente comme aux jours de mes serments, et pourtant je ne suis plus celle que vous avez connue il y a

dix ans, pure et candide, comme était notre amour. Condamnez-moi, si votre cœur rejette celle qui vous aime de toutes les puissances de son âme, mais écoutez-moi avant de prononcer mon arrêt. — Votre départ du château de Z... me plongea dans une profonde douleur. Tous les soirs j'allais aux Tombeaux turcs, où vous m'avez juré amour et fidélité, pour vous porter le tribut de mes larmes, de mes affections et de mes rêves. L'homme que je fuyais, obéissante à vos avis, semblait avoir oublié les projets que vous lui supposiez, et me traitait avec une indifférence complète. Un jour que je passais devant sa demeure, je le trouvai sur mon chemin; le soleil était ardent, et j'étais épuisée par la fatigue et par la chaleur. Il m'invita à venir me rafraîchir chez lui. Il prit ma main et me conduisit par sa petite cour, entourée d'une haie assez haute, jusqu'à sa maison. J'étais troublée et je résistais sans savoir pourquoi. Nous étions

à sa porte, quand l'horloge du château sonna au loin. — Je frissonnai !... Conrad, elle me rappela notre première entrevue. — Profitant de mon trouble, l'infâme m'entraîna, et, allant à son buffet, il me prépara un verre d'eau et de vin qu'il m'offrit. Je vidai le verre, et je m'assis un peu pour me reposer. Notre conversation était simple et très-froide; seulement je m'aperçus que mon hôte jetait sur moi des regards inquiets et sinistres. Je voulus me lever pour sortir, mais je n'en avais plus la force; mes yeux se fermèrent, mes membres étaient assoupis, je me sentais défaillir, un nuage épais couvrait ma vue ; je tombai dans un profond sommeil. Je ne sais combien de temps dura cet état; mais quand je repris mes sens, je vis l'horrible étendue de mon malheur. J'étais déshonorée, perdue, par le démon qui, agenouillé devant moi, voulait encore me peindre sa passion forcenée. Conrad, si vous aviez pu lire ce qui se passait alors dans le

cœur de votre Antonia! — O mon Dieu! quelle a donc été ma faute pour m'avoir écrasée sous un tel châtiment? Pourquoi une vie innocente et pure devait-elle être empoisonnée par l'infecte souillure du crime? — Je m'arrachai à ce séjour de désolation et de honte, courant sans savoir où je dirigeais mes pas. Flétrie, perdue, abandonnée, je repoussais votre souvenir avec épouvante, et je ne me sentais plus le courage de présenter mon front devant mes parents adoptifs. J'errai ainsi longtemps tout en pleurs, et je me trouvai, sans m'en apercevoir, sur la grande route qui passait près du château. — Assise et fondant en larmes, je demeurai là quelques instants, quand une voiture de voyage vint à passer. Le maître, un homme âgé, à cheveux blancs, fit arrêter et m'appela à lui. Après plusieurs questions auxquelles je ne répondis que par des pleurs, il parvint avec peine à m'arracher quelques éclaircissements sur la cause

de ma douleur. Après avoir un peu réfléchi, il me dit : « Mon enfant, il n'y a qu'un « moyen de salut ; tu ne peux plus retour- « ner chez toi, il faut renoncer au passé. « Veux-tu venir avec moi? je servirai de « père à la malheureuse orpheline. Dieu « m'a ravi le seul fils que j'avais, tu servi- « ras d'appui à ma vieillesse. » — Son air vénérable et bon, sa voix bienveillante, me donnèrent de la confiance. Le monde était fermé pour moi; je le suivis. — Le comte de R..., qui m'emmena, quitta bientôt le pays; comme la plupart des Polonais, il était partisan exalté de Napoléon. Mécontent et exposé aux vexations continuelles du nouveau gouvernement, il s'expatria et résolut de vivre à l'étranger. — Je versai un torrent de larmes de sang en quittant le pays où vous restiez, Conrad; mais pouvais-je conserver quelques droits sur vous en pensant à mon opprobre? — Nous nous rendîmes d'abord en Saxe, puis en Italie,

et puis en France, où le comte resta trois ans pour m'y donner une éducation brillante, qu'il surveilla lui-même avec la plus vive sollicitude d'un père. Depuis, nous fûmes toujours en voyage, autant que sa santé et son âge avancé le lui permirent; mais je n'osais jamais lui parler de vous, ayant appris de sa bouche qu'il était l'ennemi le plus implacable de votre oncle, qui avait tué son fils en duel. Je n'ai donc appris que par hasard quels étaient votre position et vos succès, en vous conservant toujours cette affection vive et pure et qu'un premier amour sait inspirer. — Maintenant, jugez-moi. — Je vous aime, Conrad; je n'ai jamais aimé que vous, et ce sentiment durera jusqu'à mon dernier soupir! — Si votre cœur m'a justifiée, si je suis encore pour vous cette Antonia qui a reçu vos serments aux Tombeaux turcs, venez demain à sept heures du soir au Parc, n° 6, où nous demeurons. Le comte est invité à une partie de campagne chez le

prince de W..., chambellan du roi, à qui il n'a pu refuser, et il part aujourd'hui à deux heures, pour y passer une huitaine de jours. Je n'accompagnerai pas mon bon père, et je reste ici.

« A vous pour la vie !

« ANTONIA. »

La lecture de cette lettre m'avait pénétré profondément; un sombre voile s'étendit sur les doux souvenirs de ma jeunesse et sur cet avenir que mon imagination juvénile avait jadis paré de si brillantes couleurs. — Mais bientôt mon âme sortit de cette stupeur. J'avais déjà bu plus d'une fois à la coupe d'amertume, et mon cœur, souvent froissé, puisait dans les adversités mêmes un nouveau courage, de nouvelles forces, pour lutter contre un sort ennemi. Pouvais-je condamner celle que la destinée cruelle poursuivait depuis son berceau, que la fatalité avait si douloureusement marquée du

sceau de sa réprobation? — Non, révolté contre ce sort qui nous frappait tous deux dans le malheur d'Antonia, mon amour la plaignait, mon cœur la jugeait comme elle méritait de l'être.

A sept heures du soir, je traversais le parc en cherchant l'endroit indiqué. — C'était une de ces petites maisons de plaisance qui se rencontrent si fréquemment derrière la porte de Brandebourg. — Antonia était à une croisée, les yeux fixés sur le chemin qui conduisait à sa demeure. M'ayant aperçu, elle accourut, m'ouvrit elle-même la petite porte, et se jeta, ivre de joie et d'émotion, dans mes bras. Je la pressai avec la plus vive tendresse contre mon sein. Ce salut muet fut plus expressif que toute parole qui aurait pu être dite dans un tel moment.

Antonia me conduisit dans ses appartements; là elle donna quelques ordres à la femme âgée qui lui servait de suivante, puis nous allâmes nous asseoir au jardin, qui s'é-

tendait derrière la maison, sous un berceau dont le feuillage épais promettait le mystère. Ici, son âme angélique s'épancha tout entière devant moi. — Nous renouvelâmes nos promesses, nos serments; et le soir étendait déjà son voile mélancolique sur la terre, que nous étions encore là à causer du présent, à former des projets pour l'avenir. Antonia était si belle, si séduisante! Chaque mot qui sortait de ses lèvres de corail réveillait un doux souvenir, faisait vibrer une corde sensible dans mon cœur; je frissonnais, je sentais que ma tête s'égarait. — Antonia m'enlaça dans ses bras, et quand sa bouche eut prononcé d'une voix éteinte et passionnée : « Je suis à toi, Conrad, à toi seul, n'est-ce pas? » nous oubliâmes le monde entier. Nos cœurs et nos yeux s'étaient entendus, nos haleines se confondirent, sa bouche brûlante s'attacha à mes lèvres : — c'était le baiser de l'amour et de la volupté !...

III.

Château de Z***, en Pologne,
année 1830.

Des bruits vagues, passant de bouche en bouche, parcouraient depuis l'aurore la ville de Lublin, qui présentait le spectacle d'un mouvement inaccoutumé. Le vieux concierge du couvent des Ursulines avait déclaré en mourant qu'une religieuse, sœur de l'ancien maître du château de Z..., appartenant depuis une vingtaine d'années à mon parent, avait été forcée par son frère de prendre le voile, et murée toute vivante, après avoir donné le jour à un enfant. — Le peuple accourut en foule pour assister aux recherches que l'autorité résolut de faire, après avoir fermé le couvent et transporté les religieuses dans un autre. La supérieure n'existait plus, et personne ne pouvait indiquer l'endroit où la malheureuse

victime avait subi son effroyable supplice, car le Solitaire, qui seul aurait pu, vu ses rapports intimes avec l'ancien possesseur du château et la supérieure, donner quelques notions sur cette histoire, avait été, trois ans auparavant, envoyé à Rome par le général des jésuites, et on ignorait ce qu'il était devenu depuis.

Je séjournais depuis quelques semaines au château de Z... à cause de la présence d'Antonia, qui était venue demeurer chez ses parents adoptifs, à la ferme. Le comte de R..., qui lui avait servi de père, était mort depuis deux mois; il lui avait laissé la jouissance viagère de toute sa fortune, qui, seulement à son décès, devait revenir à ses héritiers naturels. — Mon parent fut mandé par les autorités à Lublin, et moi je l'accompagnai, le cœur rempli des plus tristes pressentiments. — Un pouvoir mystérieux et surnaturel semblait me retenir et me dire de ne pas me séparer dans ce jour fatal d'An-

tonia; mais, d'un autre côté, le vif intérêt que j'avais porté de tout temps à la Pénitente m'imposait presque le devoir d'assister à cette recherche. Je partis, non sans éprouver une vive lutte intérieure.

Déjà on avait démoli plusieurs parties du couvent sans avoir pu rien découvrir, lorsqu'on s'arrêta à un angle qui opposait de la résistance. Le mur fut enfin abattu par les maçons, et un cri partit de tous côtés!... Au fond d'une petite cellule carrée restait debout, appuyé contre l'angle, le corps desséché et roide de la Pénitente. — Après que l'air eut purifié cette enceinte, le préfet, accompagné de plusieurs personnes, parmi lesquelles je me trouvais, s'approcha de la cellule. L'idée que cette victime de l'intolérance religieuse et des préjugés sociaux était la mère de mon Antonia me pénétra d'une vive émotion. Le cadavre était sec et bien conservé; mais à peine l'eût-on touché qu'il s'écroula et tomba en poussière. — Ce

spectacle fit sur moi une impression profonde ; un frisson parcourut mes veines, et ce fut presque avec violence que mon parent parvint à m'arracher de cette place qui ébranlait si puissamment mon imagination et mes sens. Après une visite dans tous les coins du couvent, on trouva des papiers qui indiquaient que la recluse murée vivante avait été en effet la sœur du palatin P..., ardent catholique, qui l'enferma dans ce couvent pour rompre ses amours avec un prince grec qui l'avait demandée en mariage. Mais ce zèle d'une dévotion farouche ne fit qu'augmenter la passion des deux amants et amena la catastrophe qui coûta la vie à la malheureuse recluse. Le préfet nous retint encore quelques instants pour signer les procès-verbaux, et, après avoir déjeuné chez lui, nous partîmes pour revenir au château de Z... — J'étais triste et abattu ; rien ne pouvait me tirer de la stupeur dans laquelle m'avait plongé la scène dont nous avions été

témoins, et qui était encore augmentée par une inquiétude dont je ne pouvais me rendre compte. Mon pressentiment ne fut, hélas! que trop tôt réalisé. Arrivé au château, je courus chez Antonia.

Grand Dieu! quel spectacle m'attendait!... Antonia gisait étendue sur son lit, pâle, livide et mourante! — Elle avait été dans la matinée aux Tombeaux turcs. Un vieil homme, marchand de fruits, s'approcha d'elle et lui présenta des pêches; il tira de son panier la plus belle et l'offrit à Antonia, qui, la trouvant bonne, acheta tout le panier. Le vieillard disparut aussitôt, et, lorsque Antonia rentra à la ferme, elle se sentit indisposée. Les douleurs augmentant de minute en minute, on appela un médecin, qui, après quelque hésitation, déclara qu'elle avait été empoisonnée. En vain chercha-t-il à faire usage de son art, le poison résista à tous les remèdes. — Lorsque Antonia m'aperçut, elle oublia toutes ses souffrances;

un sourire angélique rayonna sur ses traits, que l'approche de la mort avait déjà contractés. — Ne pouvant sortir de son lit, elle me tendit les bras; je m'y jetai éperdu, tremblant, désespéré, maudissant la vie et le monde. Je conjurai le médecin de la sauver : je lui offrais toute ma fortune. Ce fut en vain. Il déclara que le poison paraissait de nature à braver tous les antidotes et qu'il croyait reconnaître en lui une de ces préparations irrésistibles que le caractère vindicatif des Italiens emploie pour satisfaire leurs passions haineuses. Je fus terrassé. Ma tête s'égarait, et mes lèvres étaient immobiles, serrées convulsivement de douleur et de rage. — Antonia, cet ange de bonté, me pressait dans ses bras; il semblait qu'elle cherchât à éteindre ses souffrances horribles dans l'amour que son cœur m'avait voué. « Conrad, s'écria-t-elle en attachant sur moi ses regards où la passion et l'amour brillaient encore à cette heure fatale, — je t'aime,

et le seul bonheur qu'il me restait à désirer sur cette terre quand mon sort fut accompli m'est accordé. Je craignais de mourir en ton absence. Grâce à Dieu, j'ai pu te voir encore, te presser sur mon sein, te répéter que je n'ai vécu que pour toi. Maintenant la mort me paraît plus douce.... Cependant mourir à cet âge, au moment même où nous aurions pu être heureux ensemble, où j'étais entièrement libre de te consacrer ma vie ! — Mourir maintenant!.... » Deux larmes tombèrent de ses beaux yeux sur ma main. Mon cœur se brisait. — « Antonia, dis-je, tu ne mourras pas, nous serons encore heureux. — Oh! non, Conrad, répondit-elle, perdant toutes ses forces de plus en plus, et tâchant de me cacher sa douleur, — la fatalité qui a pesé sur mon existence a déjà prononcé son arrêt : je sens que ma vie s'en va... Conrad, tu ne m'oublieras jamais, n'est-ce pas?... Tu te rappelleras quelquefois cette pauvre Antonia, qui n'aime que toi seul... pour qui

tu fus le monde entier... Conrad, tu n'oublieras pas ton Antonia ! Oh ! promets-le moi !... » Sa figure se crispa, et, m'enlaçant convulsivement de ses bras, elle approcha ses lèvres pâles et glacées de ma bouche. — J'étais anéanti. — Déjà son regard se voilait, et, balbutiant d'une voix éteinte « Conrad, je t'aime !... » elle poussa un long soupir, que j'aspirai de mes lèvres. — C'était le dernier ! — J'étreignais la mort dans mes bras.

L'Étranger modeste. — Ne vous y trompez pas, nous ne voulons pas parler de cette modestie véritable qui relève encore le mérite, mais de cette *fausse modestie* qui est plus insupportable que l'orgueil. — On peut à la rigueur rendre fierté pour fierté, humilier la présomption, mais que faire, dites-

nous, contre cette prétendue *humilité* à laquelle on devrait dire comme Socrate à Diogène : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » Et en effet, c'est plus que de l'orgueil, c'est... le mot manque dans le vocabulaire; en attendant que l'on crée un néologisme, décrivons la variété.

C'est l'être le plus dangereux dans l'espèce. C'est ordinairement un homme très-instruit, mais persifleur par goût et par nature. Il connaît parfaitement tout ce qui concerne la littérature et les arts dans le pays où il se trouve; il est au courant de tous les progrès qui se font dans ces domaines; il a beaucoup lu, beaucoup vu et beaucoup étudié; mais, par une bizarrerie inexplicable, il lui vient quelquefois l'envie de passer pour un ignorant, et il y réussit à merveille. Regardez-le, comme il est plein de bonhomie quand il écoute quelque conversation, comme il se tient à l'écart : on dirait que cet homme ne sait pas lier trois

mots ensemble, tant il répond timidement à toute espèce de question, tant il évite soigneusement de donner son opinion; mais, prenez garde! cet homme saisit la mesure de vos connaissances, et malheur à vous si vous vous mettez à discuter sur des choses dont vous n'êtes pas sûr. Immédiatement il se mêlera à l'entretien, et sous la forme d'un doute, il jettera au travers de vos idées quelque réflexion importante qui, en apparence simple et facile, vous conduira bientôt à vous enferrer de manière que vous rassemblerez en vain toutes les ressources de votre esprit pour sortir d'embarras. Non; — l'impitoyable interlocuteur vous a pris dans les étaux de son savoir; il ne vous lâchera que brisé, suant sang et eau, et reconnaissant tardivement tout le danger du terrain où vous êtes placé. — C'est alors qu'il se redressera, et, reprenant votre argumentation presque mot par mot, il mettra à nu votre ignorance, parce que vous avez été assez im-

prudent pour lui en supposer une bonne dose. — Vous sentirez les pointes acérées de ses sarcasmes vous pénétrer jusqu'aux os; il chauffera *au rouge blanc* votre cerveau, et cela avec tant de simplicité, tant de *modestie timide*, que vous n'oserez pas vous fâcher de peur de passer pour un être sans savoir-vivre : car sa parole est douce, traînante et sans prétention; cet homme ne s'échauffe qu'à froid, il se possède admirablement, et il savoure largement sa satisfaction à chaque coup porté à votre amour-propre. Il aime surtout à rabaisser ses connaissances, s'excusant sur ce que « le degré peu élevé de civilisation de son pays ne lui permet pas d'aspirer à l'honneur de lutter avec les gens qui, au centre de toutes les connaissances et à la source des trésors immenses accumulés pour l'instruction publique, peuvent, doivent être et sont naturellement au-dessus de tous les peuples chez qui un pouvoir despotique, jaloux et ombra-

geux, empêche par tous les moyens la lumière de dissiper les ténèbres de l'ignorance. » Voyez comme il est content de pouvoir vous marcher sur la tête impunément. Il vous dit clairement : Je ne me donne pas pour savant, et pourtant je suis supérieur à vous, bien que tout manque dans mon pays ; — que ne serais-je donc pas, étant dans le vôtre et pouvant m'instruire selon mes désirs ? Si, par hasard, il appartient au pays qui est en lutte de civilisation avec le nôtre, alors c'est une autre affaire ; son ironie est plus cruelle : il dit tout bonnement, par réticence, que vous ne pourrez jamais atteindre à ce degré de connaissances, qui dans son pays est universellement établi ; lui, homme modeste et ordinaire, il vous écrase... et que serait-ce donc si vous tombiez sur quelque homme de mérite !!! — L'Étranger modeste, comme vous voyez, manie son arme avec adresse ; il vous glisse entre les doigts quand vous voulez avoir quelque motif pour

l'accuser et lui chercher querelle. Il est si *humble*, qu'il n'y a pas moyen de lui en vouloir.. — A vrai dire, nous ne nous gênons pas trop dans nos jugements téméraires sur les autres nations ; nous nous regardons comme le centre rayonnant du monde scientifique, autour duquel gravitent dans l'ombre quelques obscures planètes. Nous avons raison peut-être quant aux masses, nous avons tort quant aux individualités ; — et quand on froisse quelque esprit d'élite, il faut subir la peine du talion qu'il nous inflige, en réussissant souvent à mettre les rieurs de son côté. — Exemple :

Dans une société où l'esprit national dominait, on se mit à adresser les questions les plus *mirobolantes* à un étranger venu du Nord. Il avait de l'esprit, de l'entrain, du persiflage, et il parait victorieusement les bottes qu'on dirigeait sans cesse contre lui. Tout d'un coup un de nos jeunes fous, con-

fondant les pays, lui dit : « C'est désagréable d'avoir dix mois d'hiver?

— Très désagréable.

— Toujours de la neige, de la glace, c'est à ne pas tenir?

— Effectivement, il serait très-difficile de tenir dans un pays comme celui-là.

— Vous n'avez donc pas de chevaux, puisque vous voyagez en attelant des rennes?

— Pardonnez-moi, nous en avons, mais nous n'avons pas d'ânes. »

Déjà cette repartie était reçue joyeusement par les assistants, mais notre intrépide interlocuteur, ne s'apercevant pas de cette disposition, dit :

— Vous avez des chevaux ! mais il faut les nourrir, et si la végétation manque chez vous, avec quoi les nourrissez-vous?

— Avec des amandes douces que nous faisons venir du midi de la France, lui répondit l'étranger modeste, avec le sang-froid le plus imperturbable.

Jugez de l'effet et de la confusion du jeune homme, qui s'aperçut à la fin de sa bêtise.

Le proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays,* a donné naissance à la variété de l'ÉTRANGER ENVAHISSANT, la plus riche en signes particuliers, car elle résume en elle tout ce que peut produire l'espèce. — Des têtes longues, aplaties, grosses, fortes, carrées, petites, avec les tournures les plus hétéroclites, tout y abonde. Aussi rien n'est plus rare à Paris qu'un Parisien *pur sang;* et dans les promenades, au Palais-Royal surtout, vous entendez plus souvent l'anglais, l'allemand, l'italien, etc., que le français. Paris est devenu le point de mire de tous ceux qui, ne sachant que faire dans leur pays, ont dit adieu à leurs pénates pour devenir millionnaires en France. Tout est

envahi par ces tribus nomades, et vous avez beau faire, malgré votre patriotisme, vous tomberez tôt ou tard sous la dépendance de l'étranger envahissant. Passez en revue tous vos fournisseurs, et vous verrez que la majorité appartient à des régions dont l'idiome vous est complétement inconnu. Votre tailleur est un Allemand, bien sûr, pour peu que vous soyez élégant ; votre bottier, Polonais ; votre marchand de musique, Italien ; votre facteur de pianos, Hanovrien ; votre sellier, Anglais ; votre fabricant de cigares, Espagnol ; et votre prêteur sur gages, juif ; bref, vous ne pouvez pas mettre le pied dehors, prendre une glace, vous divertir, sans passer sous les griffes de l'un d'eux et sans payer le tribut à leur nature envahissante. En effet, nous sommes bâtis comme cela, et on pourrait dire que pour être reconnu supérieur en quelque chose dans notre pays, il faut prononcer pour *b, p, s, t, v : p, b, z, d, f ;* dire au lieu d'*u*, tantôt *y*, tantôt *ou ;* au lieu d'*a*,

é, et ainsi de suite. Si un homme ne vous dit pas : « *Ché temère ry Mozieu lé Brinze*, » au lieu de : Je demeure rue Monsieur le Prince, cet homme pour vous est sans capacité, sans habileté, sans génie. Si, en vous donnant une drogue quelconque, on peut ajouter : « Cela vient de l'Allemagne, de l'Angleterre ou de la Russie, » on est sûr de la placer avantageusement. Comment et pourquoi cela se fait-il ainsi, nous l'ignorons ; mais le fait existe et parle. — Loin de nous la pensée d'interdire l'accès de notre capitale aux capacités, n'importe d'où elles arrivent ; mais ériger en principe qu'il n'y a rien de bon que ce qui vient de l'étranger, c'est absurde, et plus que cela, c'est injuste. Nous avons connu plusieurs de ces gens de mérite qui, désespérant de se faire apprécier à leur juste valeur, ont pris la parti de *s'étrangériser* (le mot est neuf, mais bon, nous le recommandons) dans leur propre pays. C'est inimaginable ! (comme dit M. Mirancourt dans

le Vaudévilliste) mais *ça est*, comme dit Arnal. — Et voyez pourtant, en Italie, quand nos artistes vont lutter de gosier avec les gosiers du pays, ils sont, pour la plupart, obligés de s'italianiser (comme Boutelier, qui s'appelle de par les monts *Botelli ;* Dumas, *Delmasi*, etc.) pour être applaudis ; et il n'y a que des exceptions bien rares en faveur des noms propres. — Le terrible événement de Nourrit est là pour prouver la vérité de notre assertion ; tandis que nous, indifférents pour nos propres enfants, nous allons de préférence chercher l'*étranger envahissant*, lui acheter les choses, que lui, le premier, plus juste appréciateur du mérite, a achetées chez nous. Nous ne voulons pas citer les noms propres, d'abord parce que les personnalités ne sont pas de notre goût, et ensuite parce que notre tâche dépasserait les travaux d'Hercule. — Mais regardez ! — Voyez-vous cette maison vaste et belle dont le luxe dispute la supériorité aux plus riches

demeures : elle appartient à un *envahissant* venu en France il y a une trentaine d'années dans un accoutrement des plus misérables, dont les parties brouillées les unes avec les autres voulaient à toute force opérer une séparation violente ; dont le chapeau était méconnaissable dans sa forme et dans ses couleurs primitives ; dont les bottes *éculées* prenaient l'eau dans chaque ruisseau comme si elles allaient à la pêche des goujons ; il ne savait où abriter sa tête, dans laquelle pourtant il y avait une idée, car ses poches ne contenaient qu'un rabot ; eh bien ! il était étranger, il a réussi, il est riche, et il nourrit un profond mépris pour le pays qui lui a donné tout : abri, fortune et gloire.

Ce château domanial, dont les tourelles crénelées attestent l'antiquité et dont les portes blasonnées dénotent la haute naissance de ses propriétaires, c'est un tailleur allemand qui l'a acheté et le donnera en dot à sa fille ; il ajoutera même un million

de plus si c'est un prince qui l'épouse.

Celui-ci vint avec trois francs dans ses poches. Pensant, avec raison, que cette somme ne le mènerait pas loin, il acheta pour deux francs de fil, des agrafes, des boutons de chemise, des épingles et des curedents. Il dédoubla les écheveaux, il les roula d'une manière inusitée, il attacha les boutons agréablement à l'œil, il plaça les épingles le plus avantageusement, et alla de porte en porte colporter sa marchandise, la vanter dans son jargon que personne ne comprenait, ne se rebutant pas, ne se laissant pas renvoyer, et il vendit à l'abri de son importunité un sou ce qui lui coûtait un centime; il parvint à quintupler son capital primitif; il redoubla d'activité, agrandit le cercle de ses opérations, plaça ses minimes profits à intérêt, et, à force de ramper et de recevoir même les injures et les bourrades, il a vu sa fortune s'arrondir; son nom est devenu un des plus importants sur la place, et à présent il a

rendu tributaires de ses fabriques les lieux les plus reculés de l'univers. Si aujourd'hui il lui passe par la tête d'acheter la moitié d'un département, il l'achètera sans aucun doute.

Celui-là avait un talent supérieur pour la contrebande; les circonstances sous l'Empire l'aidèrent merveilleusement, et c'est à présent un financier qui, s'il apparaît à la Bourse, fait hausser ou baisser les rentes selon qu'il les vend ou les achète.

Les portraits ne nous manqueraient pas si nous voulions puiser dans cette mine inépuisable. Cette variété nous mènerait trop loin, et si par hasard notre tailleur lit cette physiologie, il est capable de nous envoyer notre mémoire, ce qui nous réjouirait très-médiocrement.

Les salons sont ouverts, partout de l'or et

de la soie,— de doux parfums exhalent leur vapeur enivrante,—des têtes sur lesquelles les diamants disputent à l'éclat des bougies diaphanes, se baissent gracieusement sous des regards brûlants, — la musique en flots mélodieux répand sa plus riche harmonie, et fait tressaillir les cœurs et les pieds, — partout de la joie, — seulement par-ci, par-là, une figure calme et froide, un corps habillé et guindé — un habit orné d'une brochette à plusieurs croix — une bouche *tamisant* ses paroles — la tête veillant rigidement sur la pensée qui n'a pas encore vu le jour, et calculant la portée des sons dans lesquels il n'y a que du vague, et qui veulent prétentieusement passer pour une idée ou une opinion. — C'est un ÉTRANGER DISSIMULANT ! — il est diplomate — il est secrétaire d'ambassade — c'est un protocole vivant. — Son regard roule obliquement pour voir si quelque autre puissance, en guerre, en désaccord, ou en susceptibilité avec la sienne,

s'approche de lui. Il veut se ménager une retraite et se retirer à temps. Il porte des lunettes pour avoir une excuse toute prête et pour ne pas saluer quelque antagoniste politique. Son étude la plus sérieuse est de rendre sa figure parfaitement impassible, et il rêve constamment à cette maxime du prince de Talleyrand : *qu'un diplomate recevant des coups de pied à l'envers de son individu, ne doit pas trahir par sa figure qu'il se passe quelque chose d'étrange de l'autre côté.* Aussi quel travail pour lui ! — il étudie devant la glace ses poses, comme un acteur qui apprend son rôle ; — il juge de l'effet de sa voix sur ses propres fibres, il diminue les sons trop pleins, et il cherche à acquérir une fixité impassible dans le regard. Rien de plus pénible que le métier qu'il exerce. Cet homme ne peut pas manger du plat qu'il aime le plus, pour ne pas donner matière à la séduction ; il ne peut pas boire, pour ne pas commettre une indiscrétion.

Il doit renoncer aux douces émotions de l'amour, pour ne pas trahir les secrets de sa chancellerie; il ne peut pas avoir d'amis, car demain peut-être il sera envoyé à un millier de lieues par delà les mers; il ne peut pas croire aux assertions des autres, car elles pourraient être un piége diplomatique pour lui faire faire quelque maladresse; il se défie de tout et de tous. Cette vigilance continuelle est le supplice de Sisyphe roulant son énorme rocher qui retombe toujours quand il pense être arrivé au terme de ses travaux.

L'ÉTRANGER DIPLOMATE vient souvent, retiré des affaires, finir ses jours à Paris. — C'est ici que l'homme à qui *la parole a été donnée pour dissimuler sa pensée* se plaît à tracer les événements de sa vie, dont jusque-là le côté réel était resté enveloppé d'un profond mystère.

Le hasard nous a procuré l'extrait suivant des Mémoires d'un ancien diplomate. Ce

fragment, libre de toute couleur politique, et marqué d'un cachet d'originalité exotique assez prononcé, nous a paru propre à compléter le cadre de cette physiologie. Le voici :

MON DÉBUT A LA COUR.

Pétersbourg, année 1794.

J'étais ce matin avec mes camarades occupé à faire l'exercice dans la grande cour de notre école militaire. Six heures et demie venaient de sonner, quand l'officier de service m'appela pour me dire que j'avais ordre de me présenter immédiatement chez l'impératrice. Étonné et presque étourdi par la joie, je monte dans la voiture de l'adjudant de place, et nous partons pour le château. A peine m'avait-on annoncé, que deux dragons à moustaches bien cirées, m'enjoi-

gnent de les suivre. Nous traversâmes une file de salons décorés avec le plus grand luxe, jusqu'à la chambre à coucher de l'impératrice. Les deux dragons m'ouvrirent la porte : — j'entrai.

Je me voyais dans la chambre à coucher de la grande Catherine ! Cette seule pensée me pénétra du plus saint respect et me jeta dans un trouble profond que les mots ne sauraient décrire. J'éprouvais un tremblement général causé par la vibration convulsive de mes nerfs ; le sang grondait dans mes artères enflammées ; un nuage sillonné d'éclairs était sur ma vue ; mon âme s'affaissait, écrasée sous le poids de délirantes émotions. C'était quelque chose d'enivrant, de surhumain, une extase céleste ! Déjà, depuis ce moment ineffable, quarante années sont passées, et il me semble que c'était hier, que c'est aujourd'hui, il y a une heure : tant le souvenir en est resté vif et puissant dans ma mémoire.

Mon imagination juvénile m'avait autrement dépeint la chambre à coucher de la souveraine; mais aucun des brillants tableaux que j'avais rêvés n'approchait de la réalité. Bientôt, en reprenant mes sens, je pus commencer à me rendre compte de mes impressions. Comme aucune voix n'arrivait jusqu'à mon oreille, je restai immobile, et j'eus ainsi le temps de contempler à mon aise ce sanctuaire du génie où de sublimes desseins s'enfantaient dans le silence, où se tissait mystérieusement la destinée de tant de millions d'hommes, où d'heureux mortels, honorés des faveurs de la Sémiramis du Nord, s'enivraient d'immortalité en respirant sa divine haleine !...

La chambre était vaste et haute. Un tapis de Perse couvrait le parquet. Auprès de la cheminée, se chauffait, enfermé dans une cage double, un serpent à sonnettes. Un hibou reposait sur un pupitre de musique; deux petits singes, retenus par des chaînes

d'argent, étaient couchés dans un coin, et un énorme ours noir, dont les pattes étaient liées, étendu nonchalamment par terre, jouait avec un gros chat de Sibérie.

Un des murs de la chambre était, depuis le plafond jusqu'au parquet, revêtu des portraits des favoris de la tzarine, rangés par douzaines. Ces portraits laissaient entre eux des vides, qui semblaient réservés à ceux qui surviendraient un jour. J'en avais déjà compté plusieurs douzaines (et je n'étais encore qu'à la moitié), quand mon attention se porta plus bas sur un portrait en pied de grandeur naturelle. Il représentait Poniatowski à l'âge de vingt-cinq ans, portant perruque, en costume de berger et jouant de la flûte. Ensuite venaient ceux des Potemkin, des Kokoszyn, des Swinin, etc., et le dernier était celui du prince Platon Zouboff.

La face opposée était meublée de grandes armoires contenant des livres, des parfums, des robes et autres vêtements de femme;

ainsi que des fusils, des gibernes et des uniformes de soldat, rassemblés là comme modèles. A ces armoires était adossé un long sofa couvert de superbes châles de Perse, tachés de café et déchirés de pointes d'éperons. Sur une petite table était un globe, un carton à rubans, deux têtes de mort, plusieurs vases du Japon contenant des fleurs fraîches, un poignard, deux pièces de dentelles de Brabant, un pot de rouge, et enfin un meuble hygiénique bien connu, armé d'un piston, dont le corps était en argent et le pommeau garni d'émeraudes.

Le troisième côté était tapissé de cartes géographiques de différents pays et de plans de diverses forteresses. La Pologne, dans un cadre doré, figurait au milieu. Ce mur était aussi longé par un grand sofa sur lequel dormait, étendu en robe de chambre, bonnet de police et bottes fortes, le favori de service, prince Platon Zouboff. Devant lui, sur une table, on distinguait une chaudière

avec de l'eau bouillante pour le punch, deux bouteilles de rhum et une caisse de tabac turc.

La fumée du tabac, l'odeur des roses et des violettes, les vapeurs du punch, se mêlaient aux exhalaisons du cuir national, et formaient avec les parfums brûlant dans des vases d'or, une atmosphère vraiment céleste.

A travers ce nuage, on apercevait, au fond de la chambre, une grande niche en forme de conque, où était placé un lit d'ébène aussi large que long, supporté par quatre griffes en argent, et surmonté d'un pavillon de gaze verte, parsemé d'innombrables étoiles brodées, et de petits amours qui semblaient voltiger sur cet horizon mystique. La moitié de la couverture de damas pendait à terre, l'autre moitié demeurait étendue sur le lit, dans lequel gisait une espèce de caisse couverte d'un linge de baptiste. Je n'ai pu, pendant longtemps, deviner ce que c'était......

Près du lit était une table de nuit sur laquelle se trouvait une lampe, des journaux, des livres, une bouteille d'arac, une autre boîte à tabac et une haute pipe hongroise que la tzarine avait reçue de Joseph II, en échange de la province de Boukovina.

Le profond silence qui régnait dans ce sanctuaire n'était interrompu que par les ronflements de Platon Zouboff, qui reposait sur le sofa après les fatigues de la nuit, et par le hibou qui l'accompagnait de temps à autre du frémissement de ses ailes. Mais c'est en vain que mon regard demandait la divinité de ce temple. Je demeurais toujours à la même place, absorbé dans mes pensées, quand tout à coup, la caisse que j'avais vue couverte d'une toile sur le lit d'ébène commença à se mouvoir. D'abord, elle changea de forme; sa surface grosse, ronde et convexe devint ovale, puis elle se tendit, et s'allongeant de nouveau, elle se tourna, et moi, stupéfait, je reconnus que javais pris la

grande souveraine pour une caisse couverte de toile, à cause de sa grosseur très-avancée à cette époque.

Je vis enfin la figure de Sa Majesté! Elle était dans un costume de nuit. Ses cheveux, moitié noirs et moitié gris, tombaient en désordre; — elle portait des lunettes, — car elle avait, quelques instants avant mon arrivée, lu la *Nouvelle Héloïse.*

— C'est vous, kniaz Xavier *** ? s'écria-t-elle d'une voix nasillarde.

— Oui, ma puissante souveraine! répondis-je.

— Approchez, mon petit lapin! — Joli minois! — Platon Ivanovitsch! cria-t-elle à Zouboff, qui ouvrait des yeux encore appesantis par le sommeil, — n'est-ce pas qu'il est charmant? C'est l'innocence même; à son âge tu n'étais pas si naïf, cher Platon! j'en suis certaine... Quel regard! Comme ces Polonais sont charmants! Et quel âge as-tu, Xavier *** ? demanda-t-elle avec un tendre sourire.

— Dix-huit ans ! répondis-je aussitôt.

— Oh !... murmura la grande souveraine en me toisant depuis les pieds jusqu'à la tête, avec des yeux flamboyants dans lesquels toute son âme se reflétait comme dans un miroir. — Dix-huit ans !... Elle se tut, et jouant gracieusement avec un cordon de perles pendant autour de son cou, elle prenait, plongée dans ses rêveries et les yeux fixés sur moi, toutes ces perles une à une et les approchait de ses lèvres sans savoir ce qu'elle faisait.

— Faites donc sortir ce blanc-bec ! s'écria Zouboff en allumant sa pipe avec un billet de cent roubles.

— Ah ! Platon, Platon ! que tu es jaloux ! dit d'une voix tendre la tzarine, que ces paroles mâles avaient tirée de sa méditation. Non, mon chéri, qu'il reste... je l'ai bien examiné... il est trop petit et trop gras, trop jeune et trop timide... ajouta-t-elle en soupirant... il ne me convient pas... D'ailleurs,

il a une autre destination... Et s'adressant à moi elle dit : — Ton père t'a recommandé à moi... je lui ai promis de te servir de mère... Mais attends, je vais me lever!

Elle sonna. — Un Cosaque à formes herculéennes parut :

— Vanka ! — s'écria-t-elle, — donne-moi mes bas ! Et elle s'assit sur le lit... Moi, par modestie, je me tournai subitement vers la fenêtre.

— Qu'est-ce donc, Xavier ***? dit la tzarine gravement en mettant une jarretière, — suis-je donc si laide?...

— Ah! non, grande souveraine! mais... mais c'est que... je n'ai jamais vu... C'est la première fois! — m'écriai-je en tombant à genoux et voilant de mes mains mes yeux et ma rougeur. Je n'en pus dire davantage, et je fondis en larmes comme un enfant.

Alors Zouboff, qui nous contemplait, poussa un éclat de voix semblable au mugissement d'un taureau, et se roula sur le sofa

en proie à un rire convulsif. Puis, se levant avec peine encore, il s'approcha de moi, me baisa sur le front, et s'écria avec un attendrissement paternel : *Dourak ! dourak !*..... (imbécile).

La Tzarine avait achevé sa toilette du matin. Un jupon, des pantoufles et une légère camisole de baptiste garnie de dentelles, formaient son négligé. Elle prit un demi-verre de rhum, et le Cosaque lui donna, avant de sortir, la pipe hongroise allumée. Elle réfléchit pendant quelques instants en rejetant la fumée par ses narines, — puis elle fit, à pas grands et lourds, quelques tours en long et en large, elle donna une caresse à l'ours, taquina le serpent, qui sifflait et tremblait de colère, lança quelques bouffées de fumée au nez des singes, et ayant gratifié d'une bonne chiquenaude le chat sibérien, elle me dit :

— Écoute, Xavier **** ! — voilà pourquoi je t'ai appelé ici... je veux t'ouvrir la route

du mérite, et de la gloire... Tu es Polonais — et moi je suis Polonaise de cœur! — J'aime la Pologne comme une mère aime son enfant; — je veux son bonheur... Tu le sais, de ton père : la Pologne ne peut trouver le bonheur que dans une union, dans une fusion complète avec la Russie...

— Ah! ma puissante bienfaitrice! — j'ai entendu tous les jours cette maxime de mon père! L'amour de la patrie est inné dans notre maison. Que faut-il faire pour prouver à Votre Majesté que je n'ai rien de plus sacré que le désir de contribuer à l'établissement de vos généreux desseins en faveur de la Pologne, de l'unir à jamais à la Russie et d'y consolider votre règne et celui de vos descendants?

—J'approuve ce noble élan, jeune homme! s'écria la tzarine. Je connais bien l'honneur des Polonais! — et s'étant approchée de moi, elle détacha le petit sabre de cadet que je portais, me fit mettre à genoux, et ayant

tiré l'épée de Zouboff qui était placée dans le coin de la chambre, elle m'en donna un coup léger sur les épaules en disant d'un ton solennel : Xavier *** !... je vous crée et constitue chevalier ! — et comme je recevais l'épée de ses augustes mains, elle ajouta : — Levez-vous, prince Protopiey-Praporstchik[1] !

Je me levai. — Alors la tzarine, sans quitter son air de gravité, dit à Zouboff : Et vous, prince Platon Ivanovitsch, général d'infanterie ! — saluez le nouveau Protopiey-Praporstchik ! — Donnez-lui l'accolade fraternelle. — Le kniaz Xavier *** est maintenant votre égal, car il est officier comme vous.

Zouboff, qui depuis la scène pathétique où je fondis en pleurs, me regardait avec beaucoup de bienveillance, me tendit la main, m'embrassa sur les deux joues et dit :

1 Du mot *porte-épée*, — premier grade d'officier chez les Russes.

— Songez que c'est en ma présence, dans la chambre à coucher de la plus grande souveraine du monde, que vous avez gagné vos éperons ! — Et détachant un ordre de Sainte-Anne de la deuxième classe orné de diamants qu'il portait, il me le mit au cou : — Cela, dit-il — en regardant avec tendresse la tzarine, cela sera le gage de notre amour mutuel pour vous. — Considérez-vous désormais comme le fils de Catherine et de Zouboff !

— Oui, mon cher Platon, ajouta la tzarine attendrie, donnons-lui notre bénédiction. Et tous les deux me bénirent. — Mais ce n'est pas tout, ajouta la tzarine en me mettant au doigt une grande bague préparée pour moi. — Avec cette bague je te fiance à jamais avec la Russie ! — Regarde ; ce que tu y trouveras sera le résumé de tous tes devoirs, le talisman du bonheur pour toi et ta patrie ! — Ce sera l'aiguille aimantée qui, te montrant toujours le Nord, t'em-

pêchera, au milieu des plus grands orages politiques, de dévier de la route de l'honneur et du patriotisme.

Je jetai un regard curieux sur la bague; le médaillon renfermait un aigle noir à deux têtes qui portait sur son sein un petit aigle blanc et cette inscription : *in hoc signo vinces !...*

— Maintenant laisse-nous, s'écria la tzarine en lançant un regard tendre et languissant à Zouboff. — Va, Xavier ***, dit-elle d'une voix altérée — demain sois prêt à partir. — Je te confierai à des mains sûres. — Tu vas passer sous la tutelle de Souvaroff! il guidera tes premiers pas sur le chemin de l'honneur! Tu vas partir pour la Pologne... plus tard tu sauras l'histoire de cette bague !... Et, impatientée de ma présence, « *Stoupay!* » (va-t'en !) cria-t-elle en regardant Zouboff. — « *Paschol !* » (pars donc !)

Je les quittai.

Le plus curieux, et l'on peut dire le plus extravagant des diplomates étrangers connus, est le MARQUIS DE LONDONDERRY. Nul ne peut dire encore s'il y a dans les excentricités de ce personnage folie réelle ou excessive prétention à l'originalité. Pendant l'année 1815, époque du congrès de Vienne, le marquis de Londonderry représentait l'Angleterre dans cette capitale. Une lady qui avait pour lui des lettres de recommandation, le pria de profiter d'une occasion pour l'introduire dans une fête où elle pût voir de près l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. (L'empereur Alexandre était déjà parti.)

L'ambassadeur d'Angleterre avait déjà oublié sa protégée, lorsque dans une grande réunion à laquelle assistaient les deux souverains, il aperçoit sa compatriote assise sur un des bancs de la salle. Le marquis de Londonderry présente une main à l'empereur d'Autriche, qui le regarde étonné, et

qui accepte cette main sans trop savoir pourquoi ; puis, il tend son autre main au roi de Prusse ; et s'avançant avec les deux souverains vers le banc où était la dame : « Milady, lui dit-il, vous avez témoigné le désir de connaître l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse ; j'ai l'honneur de vous les présenter. »



Regardez ! — Sur ce visage où la douleur siége, sur ce front pâle, assombri par le désespoir, sur cette poitrine couverte de blessures mal guéries, la gloire a inscrit le nom de l'ÉTRANGER RÉFUGIÉ. — Venez, venez, braves frères d'un noble pays ! — hâtez le pas ! — Approchez de cette frontière — c'est la frontière de France ! Ici la liberté vous couvrira de son égide ; — ici chaque cœur battra plus vite au récit de vos souffrances, de vos combats, de vos malheurs.

Venez! — la France vous tend ses bras, vous recueille et vous adopte. Dans ce beau pays, le malheur a toujours trouvé un asile, et dans les cœurs de ses enfants, quand on parle de la gloire, il y a toujours de l'écho. — Les Français aussi ont vu les hordes barbares pénétrer sur leur territoire..... ils les ont vues souiller le sol de ce noble pays, traînant à leur suite une race impopulaire qu'on leur imposait; mais ils ont châtié à la fin le parjure, et, plantant le drapeau tricolore sur les sommets de leurs édifices; ils ont prouvé et ils prouveront à l'univers que l'ÉTRANGER ENNEMI ne dictera jamais des lois à la France!



TABLE DES MATIÈRES.



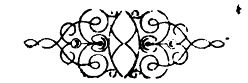
PHYSIOLOGIE

DE

L'ÉTRANGER

PAR

CHARLES FORSTER

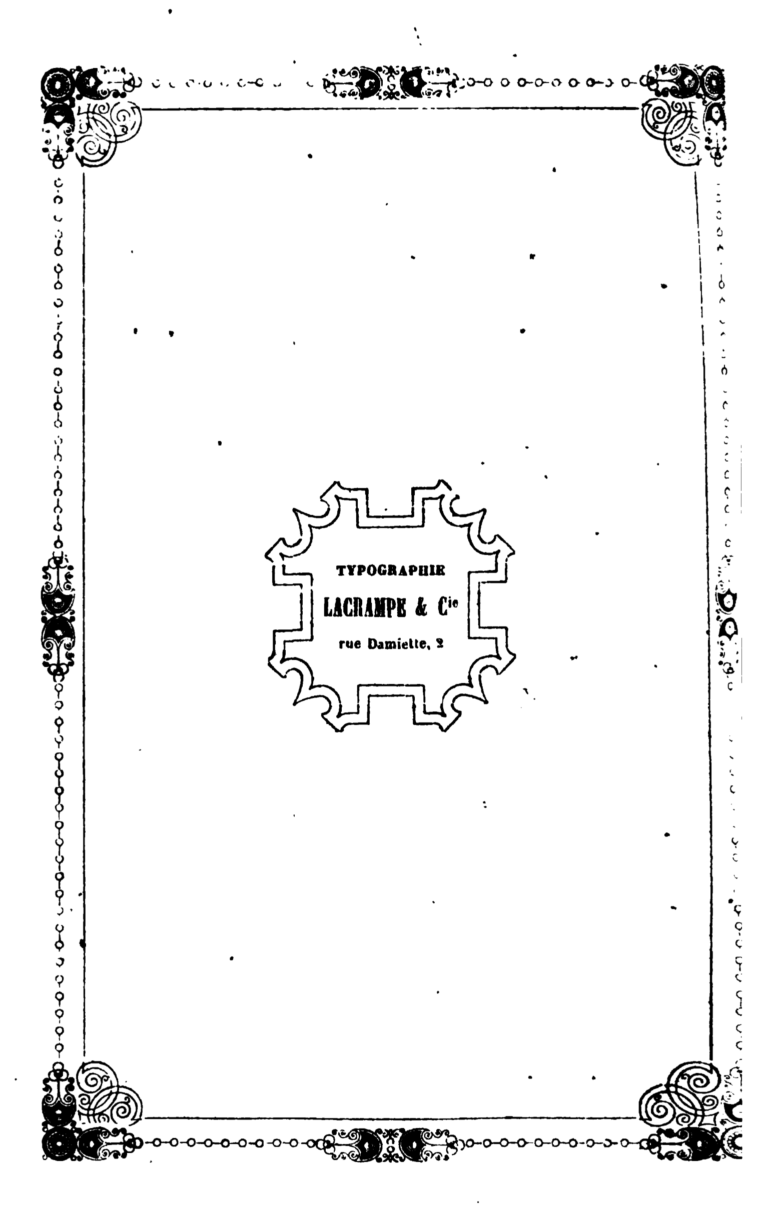


PARIS

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES

PALAIS-ROYAL, PÉRISTYLE MONTPENSIER, 214-216

1844


TYPOGRAPHIE
LACRAMPE & Cie
rue Damiette, 2

